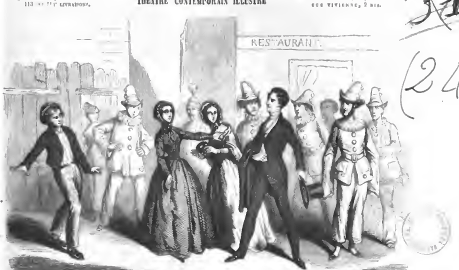
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
113 ET 114e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE VOILE DE DENTELLE

DRAME EN 6 ACTES ET 7 TABLEAUX

PAR

MM. LÉONCE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 SEPTEMBRE 1853

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ÉTIENNE ROBERT, officier de marine	MM. DUMAINE.	JEAN	M. RICARD.
FREDERIC DE BREVAL	MAURICE COSTE.	THERÈSE MORIN	Mmes THUILLIER.
MAXIME	GASTON.	LOUISETTE, sa sœur	SANDRE.
BAPTISTE, paysan	LAURENT.	PAMELA, femme de chambre	H. JOUVE.
OCTAVE, ami de Maxime	VICTOR.	Figurants, Canotiers, Paysans, Paysannes.	

La scène se passe de nos jours, à Paris et à Chatou.

ACTE PREMIER.

Un petit coin de village à Chatou. A droite, une auberge. A gauche, une petite maison, habitée par Thérèse et Louisette Morin. — Au quatrième plan, la rivière. — Au lointain, l'île de Chatou.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, FRÉDÉRIC, CANOTIERS.

(Une petite barque paraît; elle porte Maxime, Frédéric et cinq ou six jeunes gens en canotiers.)

TOUS, criant.

Terre! terre!

MAXIME.

Combien à la sonde?

OCTAVE.

Trois pouces et demi, fond de sable.

MAXIME.

Aborde, timonnier... cargue les voiles, nous débarquons dans cette baie.

TOUS.

Hurrah! hurrah! (Ils débarquent.)

MAXIME.

Mais jetez donc l'ancre, mille caronnades!

FRÉDÉRIC.

Il n'y en a pas.

MAXIME.

Innocent! ça veut dire; tourne la corde autour du piquet

FRÉDÉRIC.

Ah! très-bien!

MAXIME.

Mon cher, dans la navigation à l'eau de Seine, il faut savoir suppléer par l'imagination à l'insuffisance de la réalité... Grâce à ce procédé microscopique, cette coquille de noix est un bord, ce bâton, surmonté d'un mouchoir de poche, représente un mât chargé de ses voiles; le temps vient-il à se couvrir, c'est un grain qui se prépare; l'innocent rivage de la Seine se permet-il quelques festons capricieux, c'est un cap qu'il faut doubler ou un golfe qu'il faut franchir; enfin, quand ils ont la chemise rouge et le chapeau ciré, ce premier clerc d'avoué et ce quart d'agent de change ne croient ni à la Bourse, ni aux procès, ni à l'argent, ni au Code, ni à Dieu, ni à diable... et moi-même, mon porte-voix de commandant à la main, je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas pris un vaisseau de ligne à l'abordage, et de ne pas avoir donné des colliers de verroteries aux sauvagesses des îles Marquises.

FRÉDÉRIC.

Ah çà! où sommes-nous?

MAXIME.

A la pointe méridionale de Chatou, premier degré de latitude du méridien de Paris, sud-ouest de Saint-Germain et nord-est de Nanterre, connu de tous les naturalistes, par la supériorité de ses brioches et l'excellente qualité de ses rosières. (Aux autres.) Or ça, mes flambards, j'ai l'estomac à fond de cale dans les mollets; puisqu'un bon vent nous jette sur ces parages hospitaliers, où le père Vincent écorche les navigateurs, ravitaillons-nous d'une friture et d'une matelote.

TOUS.

C'est ça.

MAXIME.

Allez faire parer la table et paner les côtelettes. Branle bas général! (Montrant Frédéric.) C'est le novice, ici présent, qui régale, pour fêter son admission sur la *Sorcière des Eaux*. (Ils entrent dans l'auberge.)

SCENE II.

MAXIME, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu roules donc dans ta bouche?

MAXIME.

C'est une chique.

FRÉDÉRIC.

Une chique!

MAXIME.

C'est assez mauvais; mais tu comprends que ma position de capitaine de *la Sorcière* m'impose des obligations morales. Personne ne me voit. (Il la jette.) Eh bien, Frédéric, comment nous trouves-tu?

FRÉDÉRIC.

A te parler franchement, je ne comprends pas bien le plaisir que vous trouvez à ramer comme des forçats, sous un soleil tropical... et puis, il me semble que dans vos cris, dans vos rires même, il y a plus de bruit que de véritable gaieté.

MAXIME.

Tu as peut-être raison; pour être tout à fait gais, il nous manque...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc?

MAXIME.

Des femmes, mon ami.

FRÉDÉRIC.

Des femmes?

MAXIME.

En fait de plaisir, on n'a rien inventé de mieux depuis le roi Salomon, qui en avait par centaines, jusqu'à nous, race dégénérée, qui nous contentons de trois ou quatre.

FRÉDÉRIC.

Comment, trois ou quatre?

MAXIME.

Au plus, mon pauvre ami!... Mais, toi, tu es assez rêveur, assez novice, assez fraîchement débarqué de ta province pour te contenter d'une seule... Eh bien! soit, mon cousin; à toi la première femme qui me paraîtra digne de tes innocentes amours.

FRÉDÉRIC.

Plaît-il? Tu veux me marier déjà?

MAXIME.

Eh! qui diable te parle de te marier?

FRÉDÉRIC.

Tu me dis la première femme qui me paraîtra digne...

MAXIME.

Mon pauvre garçon, je vois que ton éducation est totalement à refaire; avant le mariage, il faut que jeunesse se passe; on doit laisser le temps aux passions de s'amortir, à leur fougue de se calmer... ce n'est qu'après avoir été balotté par tous les orages de la vie que, fort de son expérience, calme, rassis, à l'abri de tout entraînement, on peut se charger de faire le bonheur d'une jeune épouse... qui vous apporte ses dix-huit ans, une jolie dot, sa fraîcheur et son innocence.

FRÉDÉRIC.

Le marché n'est pas mauvais... pour le mari.

MAXIME.

Ainsi donc, pour te faire arriver le plus promptement possible à ce dénouement obligé, j'avais pensé d'abord à une danseuse; c'est gentil, c'est amusant... mais ça coûte cher; la diplomatie nous les enlève presque toutes, et tu es trop naïf, d'ailleurs, pour aborder de front les coulisses de l'Opéra... Une grisette, c'est vulgaire, compromettant et tenace en diable... Décidément, ce qu'il te faut, pour débuter, c'est une paysanne... c'est crédule, confiant, c'est piquant, pittoresque... et puis, ces amours-là commencent aux lilas et finissent à la vendange, en traversant les foins, la moisson, les fraises, les noisettes et les muguets... Tel que tu me vois j'ai jeté mon dévolu sur la triviale originalité de mademoiselle Toinette, une grande blonde, repasseuse de son état... Tu ne voudras pas le croire, mais voilà un mois que ça dure; et tous les ans, dans le pays, où j'ai acheté une maison de campagne, je me choisis une spécialité villageoise.

FRÉDÉRIC.

En vérité!

MAXIME.

Voyons! que préfères-tu?... une jardinière, une vigneronne, une laitière, une batelière?... Tout ça jure, tout ça a le pied un peu lourd, la main un peu leste; mais à tout prendre, ça vaut encore mieux que les grands airs, les bouquets de camélias et l'odeur du patchouly.

FRÉDÉRIC.

Abuser de la simplicité de ces pauvres filles!

MAXIME.

Leur simplicité!... les gaillardes!... Cher ami, l'innocence de la campagne est une chimère... Tiens! ma Toinette passe pour un dragon de vertu; elle va épouser dans un mois monsieur Baptiste, tambour du village... eh bien, ce soir, pendant que toutes ses compagnes vont danser au bal de Nanterre, je vais souper chez elle... Ce qu'il y a de mieux... c'est que c'est ce pauvre Baptiste lui-même, qui, en accompagnant d'un roulement de tambour la première contredanse, me dira de là-bas : Ma future est visible.

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! pauvre garçon! (Roulement de tambour.) Qu'est-ce que c'est que ça?

MAXIME.

Eh! c'est mon malheureux rival qui s'escrime sur sa peau d'âne.

FRÉDÉRIC.

Déjà!... Mais il n'est pas encore l'heure du berger.

MAXIME.

Ah! j'y suis!... Parbleu! tu as de la chance!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc?

MAXIME.

Je l'avais, ma foi, oublié.

FRÉDÉRIC.

Quoi?

MAXIME.

Eh! oui, c'est bien cela... des jeunes filles endimanchées... l'autorité municipale... représentée par le garde champêtre... On a couronné une rosière ce matin, et c'est elle qu'on ramène en grande cérémonie. Tu vas passer en revue toutes les beautés du pays, et tu feras ton choix.

FRÉDÉRIC.

Tu vois bien qu'il y a encore des filles vertueuses, puisqu'on couronne des rosières.

MAXIME.

Ça ne prouverait, en tout cas, qu'une chose, c'est que la vertu est fort rare dans ce pays, puisqu'on croit devoir lui décerner des couronnes.

(Entrée du cortége, garde champêtre en tête; Baptiste, en costume de pompier, bat de la caisse entre un violon et une clarinette. Les paysans défilent d'abord, puis viennent les paysannes, à la tête desquelles sont Thérèse en rosière, et Louisette.

SCENE III.

MAXIME, FRÉDÉRIC, BAPTISTE, THÉRÈSE, LOUISETTE, CORTÉGE, LES CANOTIERS, aux fenêtres, etc.

MAXIME.

Hein! quelle pompe!

FRÉDÉRIC.

Ma foi, elles sont charmantes!... celle-ci surtout.

MAXIME.

La rosière... (A part.) Tiens, c'est elle... (Haut.) Je crois bien, qu'elle est charmante.

LOUISETTE.

Ma bonne sœur, c'est à moi de te recevoir dans notre maison en l'absence de notre père; je t'embrasse pour lui, et je te remercie en son nom de l'honneur que tu fais à notre famille.

BAPTISTE.

Vive la rosière! vive Thérèse Morin!

TOUS.

Vive Thérèse Morin!

FRÉDÉRIC, *bas.*

Mais vois donc, mon ami, vois donc, qu'elle est jolie! quel air modeste!

MAXIME.

Elle te plaît donc?

FRÉDÉRIC.

Elle est ravissante!

MAXIME.

Eh bien, nous en causerons.

FRÉDÉRIC.

Comment?

MAXIME.

Tais-toi.

THÉRÈSE.

Mes amis, si mon père était là, il vous inviterait à boire avec lui; mais moi, je ne puis que vous remercier.

BAPTISTE.

A ce soir, au bal! c'est moi qui *battra* la caisse.

THÉRÈSE.

Non, nous n'irons pas.

LOUISETTE.

Dimanche prochain, avec le père...

THÉRÈSE.

Si notre bonheur veut qu'il soit de retour.

TOUS.

A dimanche! à dimanche! (*Les garçons s'en vont, les jeunes filles entrent dans la maison avec Thérèse et Louisette.*)

SCENE IV.

MAXIME, FRÉDÉRIC, BAPTISTE.

MAXIME.

Dis-moi, mon brave Baptiste, comment se fait-il donc que la rosière de Nanterre se trouve être une fille de Chatou?

BAPTISTE.

En fait de rosières possibles, la population femelle de Nanterre s'étant trouvée insuffisante, on a été obligé de s'adresser aux villages circonvoisins.

MAXIME.

Ah bah!

FRÉDÉRIC.

Très-bien!

BAPTISTE.

On avait d'abord pensé à Rueil, à la Celle-Saint-Cloud; mais on s'est arrêté sur Chatou, attendu que les canotiers y foisonnant, la vertu y était d'une croissance beaucoup plus difficile, et qu'elle en avait bien plus de merite.

MAXIME.

Voilà ce qui s'appelle un jury intelligent.

BAPTISTE.

C'est pas pour dire, nous avons eu joliment du mal...

MAXIME.

Comment, nous.... tu en es donc?

BAPTISTE

Oui, j'en suis... derrière la porte, pour empêcher d'entrer, ce qui ne m'empêchait pas de prendre part aux délibérations avec mes oreilles.

MAXIME

Elles sont assez longues pour ça.

BAPTISTE.

Mais oui, mais oui, c'est même très-commode pour empêcher votre casque de vous tomber sur les yeux.

MAXIME.

Tu disais donc?

BAPTISTE.

Je disais que nous avons eu du mal; moi, d'abord, j'avais intrigué en faveur de la grande Toinette.

MAXIME.

Ah! oui, ta future.

BAPTISTE.

Vous comprenez comme ça m'allait?... cent écus de dot, sans compter l'honneur... Eh ben, mon cher monsieur, on a fait sur son compte des affreux cancans.

MAXIME.

Ah bah! vraiment?

BAPTISTE.

N'ont-ils pas été dire qu'on voyait sortir nuitamment de chez elle un paletot noir et un chapeau gris!...

MAXIME.

Si ça ne fait pas pitié!

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! ah!

BAPTISTE.

Ah! ah! ah!... Voilà justement ce que j'ai répondu... Ah! Toinette, oser l'accuser!... La jalousie, messieurs, la jalousie!...

MAXIME.

Ton estime lui reste, ça doit lui suffire.

BAPTISTE.

Ça lui suffit... Enfin, de demoiselle en demoiselle, on en est venu aux deux filles du père Morin... Des vertus là... premier numero!...

FRÉDÉRIC.

Ah!

BAPTISTE.

N'y avait que l'embarras du choix... Ils étaient là depuis deux heures à les balotter, à les rebalotter... Ayant besoin d'aller manger ma soupe, j'ouvre la porte et je dis au conseil : « Excusez, messieurs et la compagnie, mais il me semble que la cadette ayant un an de moins, se trouve naturellement avoir un an de sagesse de plus. »

FRÉDÉRIC.

Bien raisonné.

BAPTISTE.

C'est ce qu'ils ont dit.

MAXIME.

Alors, comment se fait-il qu'ils aient couronné Thérèse?

BAPTISTE.

Ils ont prétendu à l'*inumanité* que quand on découvre une famille à rosière, il faut en user avec économie et ne pas la manger en herbe... Alors, ils ont nommé l'aînée des filles Morin, et ils milounent la cadette pour l'année prochaine.

MAXIME.

Brava! c'est parfait!

BAPTISTE.

Parfait... sauf que l'année prochaine je compte bien que la grande Toinette...

MAXIME.

Ah! tu la remettras au concours?

BAPTISTE.

Aussi vrai qu'elle ne va pas ce soir au bal de Nanterre, et que j'y vas, moi, pour battre la caisse.

MAXIME.

C'est vrai, merci.

BAPTISTE.

Il n'y a pas de quoi... Est-il bon enfant, le capitaine de *la Sorcière*... il me remercie de ce que je bats la caisse; mais c'est mon état, monsieur, c'est mon état. . A votre service. (*Il sort.*)

SCENE V.

FRÉDÉRIC, MAXIME.

MAXIME.

Il est charmant! (*A Frédéric, qui s'est approché de la maison de Thérèse.*) Eh bien! que fais-tu donc là?... Tu cherches à la revoir, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mais est-ce que tu n'es pas de mon avis? est-ce qu'elle ne l'enchante pas comme moi?... Est-ce que tu ne trouves pas...?

MAXIME.

Je trouve tout ce que tu voudras; seulement, prends-y bien bien garde, il ne faut jamais faire admirer à ses amis la femme dont on veut faire sa maîtresse.

FRÉDÉRIC.

Ma maîtresse!

MAXIME.

Puisqu'elle te plaît!

FRÉDÉRIC.

Y songes-tu?... une rosière...

MAXIME.

Une rosière !... Écoute : la semaine dernière je revenais de chez mademoiselle Touelle sur les neuf heures du soir... La nuit était noire. . Solitude complète sur la berge.

FRÉDÉRIC.

Eh bien?

MAXIME.

Tu vois bien cette porte*? (Celle de la maison de Thérèse.)

FRÉDÉRIC.

Oui, après?

MAXIME.

Elle s'est ouverte discrètement... une jeune fille en est sortie...

FRÉDÉRIC.

Ah!

MAXIME.

S'est avancée vers le bord de l'eau, a détaché cette petite barque et s'est dirigée vers l'île des grands peupliers.

FRÉDÉRIC.

Après?

MAXIME.

Hier matin, au petit jour, je revenais... de l'endroit où j'étais allé la veille, lorsque je vois la même petite barque aborder au rivage, la même jeune fille en descendre et la même porte se refermer sur elle.

FRÉDÉRIC.

Cette jeune fille?

MAXIME.

C'était Thérèse Morin, la rosière.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est impossible!

MAXIME.

Tiens! je fais un pari.

FRÉDÉRIC.

Lequel?

MAXIME.

Avant un mois, si tu le veux, elle t'appartiendra.

FRÉDÉRIC.

Tu es absurde?

MAXIME.

Seulement, tu t'engageras à y mettre de la probité, à lui faire la cour en conscience.

FRÉDÉRIC.

Quelle plaisanterie!

MAXIME.

Tu recules... tu refuses le pari?

FRÉDÉRIC.

Non pas, ce serait douter de la sagesse de Thérèse.

MAXIME.

Eh bien! deux cents louis.

FRÉDÉRIC.

Soit!... tu les perdras...

MAXIME.

Nous verrons!... (Trois des canotiers reparaissent aux fenêtres de l'auberge. Les trois autres, à la tête desquels est Octave, rentrent en scène et se rapprochent de Maxime.)

OCTAVE.

Capitaine, la matelote est servie.

MAXIME.

Excellente nouvelle, mon cher Octave. Camarades, je vais vous conter notre gageure... vous partagerez ma chance, et avant un mois nous irons ensemble demander le paiement de nos deux cents louis chez...

OCTAVE.

Chez lui, chez Frédéric?...

MAXIME.

Non pas!... chez sa maîtresse!

TOUS.

Sa maîtresse!

MAXIME.

Hurrah! mes flambards!.. tout le monde sur le pont!...

TOUS.

Tout le monde sur le pont! (Ils rentrent dans l'auberge. Les jeunes filles sortent de la maison voisine.)

SCENE VI.

THÉRÈSE, LOUISETTE, LES JEUNES FILLES.

THÉRÈSE, sur le seuil de sa porte, serrant les mains de ses compagnes et détachant son bouquet.

Mes amies, on dit que le bouquet d'une rosière porte bonheur... ça fait trouver des maris dans l'année...

TOUTES.

Donne-m'en! donne-m'en!

THÉRÈSE.

Tenez, tenez, vous en aurez toutes, mes bonnes amies.

LES JEUNES FILLES.

Merci!

THÉRÈSE et LOUISETTE, reconduisant les jeunes filles.

Au revoir, mesdemoiselles, au revoir! (Les jeunes filles disparaissent.)

SCENE VII.

THÉRÈSE, LOUISETTE.

THÉRÈSE.

Enfin, nous voilà seules, ma bonne Louisette... que je suis heureuse!...

LOUISETTE.

Et moi aussi!

THÉRÈSE.

Mais tu ne me demandes pas quelle est la lettre que le facteur m'a remise quand nous sortions.

LOUISETTE.

De la mairie?... c'est vrai!

THÉRÈSE.

Tiens, regarde... reconnais-tu l'écriture?

LOUISETTE.

Celle d'Étienne?

THÉRÈSE.

Notre ami d'enfance, notre frère.

LOUISETTE.

Lisons, lisons bien vite.

THÉRÈSE.

Impossible... ce n'est pas à nous, c'est au père qu'elle est adressée, et en son absence...

LOUISETTE.

Oh! il nous pardonnerait bien.

THÉRÈSE.

Il nous le pardonnerait, mais ce serait mal.

LOUISETTE.

Tu as raison, ce serait mal.

THÉRÈSE.

Est-ce contrariant! avoir là dans la main tout ce qu'on désire savoir, et être obligée d'attendre peut-être encore huit jours...

LOUISETTE.

Oh! moi, je ne pourrai jamais!...

THÉRÈSE.

En ce cas, je la garde.

LOUISETTE.

Oh! non, je t'en prie, donne-la-moi, je te promets d'être raisonnable.

THÉRÈSE.

Bien sûr?

LOUISETTE.

Rien que pour bien voir son écriture? (Thérèse la lui donne. Louisette l'embrasse et cherche à lire dans l'intérieur sans la décacheter.)

THÉRÈSE.

Vilaine curieuse! (Elle se retourne, l'embrasse furtivement et la met dans sa poche.)

LOUISETTE.

Pauvre Étienne! avons-nous pleuré, il y a six ans, le jour où il est parti...

THÉRÈSE.

Oh! il avait le cœur bien gros, lui aussi... sa mère venait de mourir, et notre père qui était son tuteur lui a dit : Garçon, il faut que tu sois quelque chose, et comme il était brave, aventureux, il a voulu s'engager dans la marine.

LOUISETTE.

Et il a bien fait... au bout de trois ans, il est revenu avec un

grade, je le vois encore avec sa chemise bleue, son chapeau ciré et un beau galon d'or sur le bras..

THÉRÈSE.

Et comme sa physionomie était changée... il avait tout à fait l'air d'un homme.

LOUISETTE.

N'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Nous l'aimions autant, nous l'aimions peut-être même plus, mais nous n'osions plus l'embrasser comme autrefois.

LOUISETTE.

C'est vrai!

THÉRÈSE.

Maudit procès!... que le père se dépêche donc bien vite de le gagner ou de le perdre, et qu'il revienne... Tiens, Louisette, si demain il n'est pas de retour, nous lui enverrons la lettre d'Étienne, en lui disant de nous marquer bien vite ce qu'elle annonce.

LOUISETTE.

C'est cela!

THÉRÈSE.

Et puis, ne faut-il pas que nous lui donnions des nouvelles de la bonne mère Marianne, notre pauvre malade, qu'il nous a tant recommandée en partant?

LOUISETTE.

C'est juste! elle a été bien malade la nuit dernière... Tiens, sœur, j'ai presque envie d'y aller ce soir avec toi.

THÉRÈSE.

Y penses-tu? chacune son tour; hier, c'était le tien; le mien aujourd'hui... à la nuit tombante, je monterai dans cette barque, et j'irai la rejoindre. (Montrant l'île.)

LOUISETTE.

Seule?

THÉRÈSE.

Je le veux... il faut que tu te ménages pour demain; songes-y donc, depuis que ses enfants ne sont plus auprès d'elle, Marianne n'a que nous pour la secourir... c'est bien heureux pour elle que le père Morin ait deux filles, une seule n'y aurait pas suffi depuis un mois.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MAXIME, FRÉDÉRIC, CANOTIERS DANS L'AUBERGE.

MAXIME, dans l'auberge.

Camarades, à la santé de Frédéric! A ses amours!

FRÉDÉRIC, de même.

A mes amours!...

TOUS, de même.

A ses amours!...

MAXIME, de même.

Et souhaitons-lui surtout, souhaitons-lui de perdre sa gageure.

FRÉDÉRIC, de même.

Soit! à la perte de ma gageure!

TOUS, de même.

Il la perdra! il la perdra!

THÉRÈSE.

O mon Dieu!... ce bruit...

LOUISETTE.

Des canotiers qui se grisent.

THÉRÈSE.

Ils me font peur... rentrons, rentrons, Louisette.

LOUISETTE.

Sur-le-champ! (Elles veulent rentrer; mais Maxime, Frédéric et leur amis paraissent les uns buvant un dernier verre de champagne, les autres le cigare à la bouche... ils barrent le passage aux jeunes filles.)

MAXIME, se plaçant devant Louisette.

Halte là!...

FRÉDÉRIC, même jeu devant Thérèse.

Arrêtez!...

TOUS.

On ne passe pas!

MAXIME.

Je retiens la sœur... du courage, mon cher élève.

OCTAVE.

Il l'embrassera!

TOUS.

Il ne l'embrassera pas! (Les jeunes filles effrayées veulent fuir, et sont séparées.)

FRÉDÉRIC, à Thérèse.

Restez! oh! restez, je vous en conjure! Laissez-moi regarder ces beaux yeux, laissez-moi presser cette main, et vous dire que jusqu'à ce jour je n'ai rien vu de plus charmant au monde, que cet instant a décidé de mon existence, et que l'émotion que j'éprouve...

THÉRÈSE.

Je suis tranquille, votre émotion se dissipera avec les fumées du champagne... Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître... Viens, ma sœur...

MAXIME et tous les autres.

Halte là!... On ne passe pas! on ne passe pas!

SCENE IX.

LES MÊMES, ÉTIENNE, entrant sans voir les deux sœurs et se trouvant entre Frédéric et Maxime.

ÉTIENNE.

Pardon, messieurs, je demande à passer moi, et peut-être ferez-vous une exception en faveur d'un confrère.

THÉRÈSE et LOUISETTE.

Étienne!

ÉTIENNE.

Louisette!... ma chère Thérèse!...

THÉRÈSE et LOUISETTE, lui sautant au cou.

Mon frère!

TOUS.

Leur frère!

MAXIME.

Diable! c'est mal débuter.

ÉTIENNE.

Vous êtes émues... tremblantes... (Il regarde les canotiers.)

THÉRÈSE.

Ah! ce n'est rien... une plaisanterie de ces messieurs.

ÉTIENNE, avec ironie.

Ah! oui... je comprends... d'intrépides navigateurs, après une longue traversée, cherchant des distractions pour se dédommager de leurs fatigues, et se permettent parfois de traiter en pays conquis les contrées sauvages où ils abordent.

FRÉDÉRIC.

Il se moque de nous.

MAXIME.

J'en ai peur.

ÉTIENNE.

Seulement, messieurs, il y a sauvages et sauvages... on en rencontre parfois... d'assez peu policés pour s'offenser des brutalités des premiers venus... c'est ridicule, j'en conviens; mais de braves marins comme vous ont le bon goût et la délicatesse de respecter même les susceptibilités qu'ils ne comprennent pas...

MAXIME et OCTAVE.

Monsieur!...

ÉTIENNE.

Sans quoi, vous devez le savoir, on voit des équipages se placer dans de fausses positions, et s'attirer de fâcheuses affaires.

MAXIME.

C'est peu agréable, sans doute, mon lieutenant, mais en pareil cas... eh bien, ma foi, un brave marin comme vous dites, doit être prêt à subir toutes les conséquences...

THÉRÈSE.

Ciel!

LOUISETTE.

Étienne!

ÉTIENNE.

Monsieur, vous me parlez sérieusement, je ne plaisante plus; je ne doute pas de votre bravoure, je n'ai pas besoin de faire preuve de la mienne; je suis à vous cependant, à vous à l'instant même, si vous maintenez de sang-froid la faute que vous avez commise dans un accès d'ivresse ou de folie.

MAXIME.

Mais, monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Maxime, il a raison. (Haut, à Étienne.) C'est à moi de vous répondre, monsieur, car c'est moi surtout qui suis coupable; mais je ne vois pas de honte à confesser que j'ai eu tort envers une femme que je serais prêt à défendre si je la voyais outrager par un autre. (A Thérèse.) Je vous prie, mademoiselle, de recevoir mes excuses...

THÉRÈSE.

J'ai tout oublié

ÉTIENNE.

Messieurs, je vous salue.

MAXIME.

Camarades, au bal de Nanterre.

TOUS.

A Nanterre! à Nanterre! (Ils s'inclinent légèrement devant Étienne et sortent par le fond.)

SCENE X.

ÉTIENNE, ROBERT, THÉRÈSE et LOUISETTE.

THÉRÈSE, regardant Étienne.

De retour! de retour! quel bonheur!

LOUISETTE.

Mais tournez-vous donc! qu'on vous regarde.

ÉTIENNE, se posant.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Un habit! des épaulettes!

LOUISETTE.

Vous êtes donc officier?

ÉTIENNE.

Mon Dieu, oui.

THÉRÈSE.

Oh! j'étais sûre qu'il ferait son chemin!

LOUISETTE.

En six ans!

ÉTIENNE.

Que voulez-vous? J'ai toujours eu de la chance... Tout petit j'avais subi un malheur dont beaucoup ne se relèvent jamais, j'avais perdu mon père... eh bien, j'ai retrouvé tout de suite une seconde famille, un brave père, et deux bonnes sœurs... je m'engage marin, j'arrive sur un bord, le capitaine était farouche, brutal, tout le monde tremblait devant lui; voilà qu'il me prend en amitié parce que je m'appelais Étienne, comme un fils qu'il avait perdu... il m'instruit, il me pousse, et je suis chef de timonnerie... Un jour, dans la mer des Indes, j'avais fait la mauvaise tête avec le lieutenant, il me flanque aux arrêts, et je reste à bord avec quelques hommes et un officier, pendant que l'équipage était allé s'amuser à terre... juste ce jour-là, une bande de pirates Malais vient attaquer la corvette... à la première décharge l'officier est renversé...

LOUISETTE.

Grand Dieu!

ÉTIENNE.

Je prends le commandement, nous nous défendons comme des diables, nous coulons deux pirogues à fond; enfin, je ne sais pas trop ce que j'ai fait, mais on a prétendu que j'avais sauvé le navire.

THÉRÈSE.

Quel danger vous avez couru!

ÉTIENNE.

A trois jours de là, les pirates se réunissent pour prendre leur revanche... ah! cette fois-là, par exemple, c'était une vraie bataille... nous étions entourés de tous cotés, les balles pleuvaient sur nos têtes, les bandits étaient même montés à l'abordage... Le capitaine, debout sur son banc de quart, donnait ses ordres dans le tumulte, et, voyez le bonheur, je me trouve là, juste à point pour recevoir un coup de hache qui lui était destiné.

TOUTES DEUX, poussant un cri de terreur.

Un coup de hache!

ÉTIENNE.

Oh! rassurez-vous, il ne m'avait fendu la tête qu'à moitié.

LOUISETTE.

Hein! est-il brave!

THÉRÈSE.

Beaucoup trop, et c'est ce qui me fait peur!

ÉTIENNE.

Bast! il n'y a pas grand mérite à ça... quand on sait qu'on a deux petits anges qui tous les jours prient pour vous, on est bien sûr d'échapper à tous les périls.

THÉRÈSE.

Quoi! vrai? dans ces moments-là, vous pensiez à nous?

ÉTIENNE.

Dans ces moments-là, comme toujours... à qui voulez-vous que je pense? Est-ce que vous n'êtes pas toute ma famille, toutes mes espérances, tout ce que j'aime au monde? si j'ai travaillé, si je me suis instruit, si j'ai été brave comme vous dites, c'est pour vous.

TOUTES DEUX.

Pour nous?

ÉTIENNE.

Et cet habit d'officier, si j'ai été heureux de l'obtenir, c'est parce que je me disais que mes bonnes petites sœurs et leur bon vieux père seraient fiers de me le voir porter.

THÉRÈSE.

Oh! oui, Étienne!

LOUISETTE.

Je crois bien... quand nous nous promènerons toutes deux dans le village à son bras... (lui prenant le bras) comme ça...

THÉRÈSE.

Est-elle enfant!

ÉTIENNE.

Et vous, Thérèse!

LOUISETTE.

Vous!

ÉTIENNE.

Ça ne vous fera donc pas plaisir?

THÉRÈSE, lui prend l'autre bras.

Oh! si! mais nous sommes-là à lui faire raconter ses batailles, et nous ne lui offrons pas seulement de se rafraîchir.

LOUISETTE.

C'est vrai!

ÉTIENNE.

Ma foi,... ce n'est pas de refus...

THÉRÈSE.

Je cours tirer du vin!

LOUISETTE.

Et moi, chercher des verres. (Elles rentrent toutes deux.)

SCENE XI.

ÉTIENNE, LOUISETTE.

ÉTIENNE, seul.

Sont-elles devenues gentilles depuis trois ans!... Thérèse surtout!... oui, c'est bien ainsi que je me la figurais!

LOUISETTE, sortant de la maison avec des verres et une assiette de fruits.

Aimez-vous toujours les cerises, monsieur l'officier?

ÉTIENNE.

Ah! tu t'en souviens?...

LOUISETTE.

Ce n'est pas malheureux que vous vous décidiez à me tutoyer.

ÉTIENNE.

Comment... est-ce que...

LOUISETTE.

Vous venez de dire vous, à Thérèse...

ÉTIENNE.

Bah! je t'assure que c'est bien sans y penser...

LOUISETTE.

Tâchez de ne plus avoir de ces distractions-là...

ÉTIENNE.

C'est que vous voilà tout à fait devenues des demoiselles.

LOUISETTE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

ÉTIENNE.

Avec toi ça va encore, parce que tu ris toujours, tu as un petit air sans façon...

LOUISETTE.

Thérèse a donc l'air bien terrible?...

ÉTIENNE.

Au contraire... mais ce n'est pas la même chose.

LOUISETTE.

C'est vrai qu'il y a trois ans, vous étiez déjà bien plus à votre aise avec moi qu'avec elle.

ÉTIENNE.

Ah! tu as remarqué ça, toi?

LOUISETTE.

Et je me suis souvent demandé pourquoi.

ÉTIENNE.

Tu ne l'as pas deviné... un peu?

LOUISETTE.

Du tout!

ÉTIENNE.

Eh bien! elle n'est pas là, je vais te le dire.

LOUISETTE.

Voyons?

ÉTIENNE.

Mais tu me promets bien de garder le secret?

LOUISETTE.

Soyez tranquille!

ÉTIENNE.

Eh bien! vois-tu, ma petite Louisette... je vous aime bien toutes les deux, mais... pas de la même façon.

LOUISETTE.

Ah!

ÉTIENNE.

Quand je pense à toi.. j'éprouve une satisfaction toute naturelle,.. quand je songe à elle, ça m'émeut, ça me trouble...

LOUISETTE.

C'est vrai! quelquefois ça fait cet effet-là quand on pense aux gens qu'on aime le plus.

ÉTIENNE.

Quand je t'embrasse... ça me fait plaisir; quand je l'embrasse, elle, ça me remue jusqu'au fond du cœur...

LOUISETTE.

Comme moi tout à l'heure quand il m'a embrassée...

ÉTIENNE.

Tu as de très-beaux yeux, très-brillants, très-animés!...

LOUISETTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Eh bien! je me plais beaucoup à les regarder... tandis qu'elle, quand elle tourne vers moi son regard expressif... (Regardant Louisette.)

LOUISETTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Eh bien!... je ne peux plus la fixer, et je suis obligé de détourner les yeux.

LOUISETTE, subissant la même influence sous son regard.

Mais pourquoi êtes-vous ainsi?

ÉTIENNE.

Parce que... parce que je t'aime de bonne amitié... et qu'elle, je l'aime d'amour!

LOUISETTE.

D'amour!

SCENE XII.

ÉTIENNE, LOUISETTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant et apportant du vin, entendant le dernier mot.

D'amour!

(Posant ce qu'elle apporte sur la table.)

ÉTIENNE.

Ah! ma foi, tant pis, le mot est lâché, je ne le retire pas. . oui, Thérèse, oui, je vous aime, et le plus grand bonheur de ma vie serait de vous nommer ma femme.

THÉRÈSE.

Moi!

LOUISETTE et THÉRÈSE.

Sa femme!

ÉTIENNE.

Depuis trois ans, j'ai le consentement de votre pere, et je suis parti emportant cet espoir dans mon cœur... si vous saviez quels châteaux en Espagne j'ai bâtis pendant ces trois ans... La preuve, c'est qu'avant d'avoir obtenu le consentement de la jeune fille, je m'étais occupé déjà de la parure de la mariée.

THÉRÈSE.

Comment?

ÉTIENNE.

Voyez!

(Il lui présente un petit paquet qu'elle ouvre.)

THÉRÈSE.

Un voile de dentelle.

ÉTIENNE.

Ma part de prise sur les dépouilles des pirates. J'aurais pu choisir de l'or, des bijoux, des étoffes plus précieuses; mais je me suis dit : Ce voile fera mieux sur ses cheveux noirs le jour de notre mariage... Thérèse, me refuserez-vous?

THÉRÈSE.

Non, mon ami, c'est le prix de votre courage... je l'accepte avec orgueil.

LOUISETTE, à part.

Allons, depuis mon enfance je l'appelais mon frère... (Elle prépare à boire.) À votre bonheur, mes amis, à votre bonheur!

ÉTIENNE.

Merci, merci, petite sœur. (Il boit.) Maintenant il ne s'agit plus que de fixer le jour.

THÉRÈSE.

Le jour... cela regarde mon père...

ÉTIENNE.

En ce cas, je vais le trouver, je pars pour Orléans.

THÉRÈSE.

Demain?

ÉTIENNE.

Demain; j'espère bien le ramener avec moi, je pars ce soir même, à l'instant... le plus pressé c'est ce que tu viens de dire, ma chère Louisette, c'est mon bonheur... je n'ose pas dire le nôtre.

THÉRÈSE.

Oh! dites toujours.

ÉTIENNE.

Ma femme! vous serez ma femme!... Oh! je suis trop content! Il faut que j'embrasse quelqu'un.

(Il va embrasser Louisette.)

LOUISETTE.

Vous vous trompez, Étienne...

(Le poussant vers sa sœur.)

ÉTIENNE.

Je n'ose pas, suis-je poltron! (Il embrasse Thérèse.) Adieu, ma chère petite sœur, adieu, ma femme!

(Il sort. La rampe baisse tout doucement jusqu'au moment où Thérèse monte dans la barque. La nuit est complète, demi-lustre.)

SCENE XIII.

LOUISETTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Et maintenant, Louisette, rentrons; voici l'heure de me rendre auprès de notre pauvre malade.

LOUISETTE.

Veux-tu que j'y aille à ta place?

THÉRÈSE.

Par exemple!... et pourquoi donc?

LOUISETTE.

Dame! te voilà si heureuse...

THÉRÈSE.

Raison de plus pour secourir ceux qui ne le sont pas. Je vais bien vite me préparer.

(Elles rentrent.)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, MAXIME.

FRÉDÉRIC, rentrant au fond avec Maxime.

Je te répète que cette jeune fille est sage, que je me reproche de l'avoir traitée si légèrement, et tu as beau dire, je retourne à Paris.

MAXIME.

Battre en retraite pour un premier échec... raison de plus, pour rester et pour vaincre.

FRÉDÉRIC.

J'y renonce!

MAXIME.

C'est le marin qui te fait peur.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai peur que de moi et de tes conseils.

(La nuit est venue. — La porte de Thérèse s'ouvre et elle paraît sur le seuil.)

MAXIME.

Silence!

FRÉDÉRIC.

Quoi?

MAXIME.

Regarde!

FRÉDÉRIC.

Elle!

SCENE XV.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

(Ils se mettent à l'écart dans l'ombre et l'observent. — Neuf heures sonnent.)

THÉRÈSE.

Neuf heures!... partons vite!

(Elle va sur le bord de la rivière, ils la suivent.)

MAXIME, bas.

Le rendez-vous ordinaire... Qu'est-ce que je te disais?

FRÉDÉRIC.

Elle détache la barque.

(Un éclair. — Thérèse tenant la chaîne de la barque fait un mouvement de frayeur.)

THÉRÈSE.

O mon Dieu! est-ce qu'il va y avoir de l'orage?

(Mouvement d'hésitation. — Les jeunes gens se rapprochent. — Faible roulement de tonnerre.)

FRÉDÉRIC.

Elle hésite.

MAXIME.

Le tonnerre...

THÉRÈSE.

N'importe! je suis attendue... j'ai promis... rien ne m'arrêtera.

(Elle est montée dans la barque et s'éloigne.)

MAXIME, démarrant l'autre barque.

Rien ne l'arrêtera... Peste! quelle gaillarde que ta rosière!

FRÉDÉRIC.

Que fais-tu donc?

MAXIME.

Ne vas-tu pas là suivre?

FRÉDÉRIC.

Mais...

MAXIME.

A moins que tu n'aimes mieux que je la suive moi-même... Allons, va donc! va donc!

(Il le pousse dans la barque.)

FRÉDÉRIC.

Le sort en est jeté!

MAXIME.

Et vogue la nacelle
Qui porte tes amours!

(Frédéric s'éloigne dans le canot. On entend la musique du bal et le tambour de Baptiste.)

Le bal!... et ce brave Baptiste... il m'invite à tenir compagnie à son innocente future... J'accepte... Allons souper!...

(L'orchestre reprend crescendo le refrain précédent. — Maxime se dirige vers la droite. — Eclairs. Bruits de tonnerre.)

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre rustique. — Alcôve au fond, fermée avec des rideaux. — Portes latérales. — Fenêtre à droite. — Cheminée à gauche garnie de divers objets.

SCENE PREMIERE.

LOUISETTE, seule, assise et travaillant; elle s'arrête, écoute du côté de l'alcôve, puis se lève vivement.

Tu m'appelles, Thérèse? (Elle marche vers l'alcôve, et regarde derrière les rideaux sans les ouvrir.) Non! rien! rien encore! Toujours cet affreux sommeil! sa main froide comme la glace... et son cœur... ah! je crois enfin qu'elle respire plus librement. (Redescendant la scène.) Pauvre sœur! l'orage de cette nuit l'a empêchée d'arriver jusqu'à notre malade. Ce matin, Marianne m'a fait donner de ses nouvelles; elle va mieux, ses enfants sont auprès d'elle, elle n'a plus besoin de nos secours... mais elle, Thérèse, à son retour, comme elle était pâle et tremblante! J'entendais encore au loin le bruit du tonnerre, et je me suis expliqué sa frayeur, moi, qui la partageais un peu. Je n'ai pas voulu la laisser rentrer dans sa chambre... je l'ai décidée à se jeter là... sur mon lit... et j'ai veillé auprès d'elle! (Bruit de tambour. Allant vivement ouvrir la fenêtre.) Voulez-vous bien vous taire, monsieur Baptiste?

BAPTISTE.

C'est une proclamation. (Il fait mine de vouloir rebattre sa caisse.)

LOUISETTE.

Vous la ferez plus tard.

BAPTISTE.

C'était pour vous que je la faisais... il n'y a personne sur la place.

LOUISETTE.

Alors, entrez, et dites-moi tout bas ce dont il s'agit... Entrez donc.

BAPTISTE.

Par la fenêtre?

LOUISETTE.

Faites le tour... vous entrerez par la porte.

BAPTISTE, entrant par la porte.

Voilà!

LOUISETTE.

Eh bien! qu'est-ce que vous annoncez? Une vente à la criée, ou quelque chose de perdu?

BAPTISTE.

Au contraire, quelque chose de retrouvé.

LOUISETTE.

Je n'y vois pas de différence.

BAPTISTE.

Que si!... Il y a des objets trouvés qui ne se rapportent pas, et des objets trouvés qu'on ne réclame jamais... à preuve qu'on ne viendra pas redemander ce que j'ai trouvé c'te nuit.

LOUISETTE.

Alors pourquoi le tambourinez-vous?

BAPTISTE.

Tiens! pour qu'on ne le réclame pas.

LOUISETTE.

Ah çà! qu'est-ce que vous nous chantez?

BAPTISTE.

Vous allez voir mon plan... Hier, sur le coup de minuit, en revenant du bal de Nanterre, je me dis : Allons dans l'île des Peupliers lever une ligne de fond... histoire de faire manger une anguille ou un barbillon à Toinette, qui en est folle de la matelote.

LOUISETTE.

Après?

BAPTISTE.

M'y voilà!... J'avais pris... rien du tout... et je rempilais ma ficelle... je vois à vingt pas de moi, comme un gros fantôme qui marchait... j'avais bien un peu peur, lorsque je distingue que le fantôme était en deux, une moitié rouge, et l'autre moitié blanche. Farceurs de canotiers, va! en font-ils dans le pays! en font-ils! et de toutes les couleurs!

LOUISETTE, elle fait un mouvement d'impatience, retourne regarder derrière les rideaux et dit avec joie.

Ah!... la voilà plus tranquille!

BAPTISTE.

Vous dites, mamzelle?

LOUISETTE.

Rien. Continuez.

BAPTISTE.

Pour lors, je ruminais donc aux fredaines des canotiers, quand j'aperçois à mes pieds...

LOUISETTE.

Quoi?

BAPTISTE.

Quelque chose de jaune qui brillait dans l'herbe... je me baisse... Qu'est-ce que je ramasse? Une jolie petite croix d'or.

LOUISETTE.

Nous en avons toutes dans le pays.

BAPTISTE.

Toutes, excepté celle qui vient de la perdre.

LOUISETTE.

Mais vous la lui rendrez.

BAPTISTE.

Si elle la réclame, toujours mon plan... Écoutez plutôt.

(Il reprend sa caisse et ses baguettes.)

LOUISETTE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites?

BAPTISTE.

Le roulement est obligatoire... sans ça, la proclamation serait invalide.

LOUISETTE.

Allez toujours, je vous en dispense.

BAPTISTE, tirant de son sein une grande affiche et lisant.

« La jeune fille qui, le nuit dernière, a perdu n'importe quoi en se promenant dans l'île de Croissy, sous les peupliers, pas loin d'une barque, avec un canotier, ousqu'elle est montée, peut venir chercher la chose au cou de la grande Toinette, qui y restera suspendue jusqu'à ce qu'on la réclame. »

LOUISETTE.

Toinette!... la plus bavarde, la plus méchante langue de tout le village.

BAPTISTE.

C'est pour ça qu'elle gardera la croix d'or. La canotière n'osera pas venir la redemander... Voilà mon plan.

LOUISETTE.

Il est joli!

BAPTISTE.

Il est adroit, voilà tout... En attendant, je ne serais pas fâché de savoir qu'est-ce qui s'égare comme ça la nuit, sans avoir peur du tonnerre. Tenez, le bijou en question, dont je trouve moyen de faire cadeau à ma Toinette, je l'ai encore sur moi... le voilà... Vous me direz peut-être...

LOUISETTE.

Rien du tout... Je ne veux pas le voir.

BAPTISTE.

Laissez donc! vous êtes une fille d'Ève, comme moi... vous devez être curieuse... Allons, rien qu'un petit coup d'œil.

(Il a avancé la main et lui a mis la croix d'or presque sous les yeux. Frédéric, qui a paru un instant sur le seuil de la porte d'entrée, à gauche, s'avance entre Louisette et Baptiste, prend la croix et la met dans sa poche.

SCENE II

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

BAPTISTE, se retournant.

Hein? qu'est-ce que c'est?

LOUISETTE, à part.

Ce jeune homme, je le reconnais.

FRÉDÉRIC.

Je sais à qui cette croix appartient, et je me charge de la rendre.

LOUISETTE.

Vous, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Une jeune fille, étrangère à ce village, et que je veux défendre contre les indiscrétions de cet imbécile.

LOUISETTE.

Vous faites bien.

BAPTISTE.

Cet imbécile!... Ah çà! mais, vous me parlez comme si vou me connaissiez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Parfaitement.

BAPTISTE.

Attendez donc!... Moi aussi je sais qui vous êtes... vous êtes le canotier rouge de c'te nuit... Eh! eh! eh! mon gaillard!

FRÉDÉRIC.

C'est bien. Au lieu d'espionner les autres, monsieur le tambour, vous feriez mieux de vous occuper de vos propres affaires.

BAPTISTE.

Quelles affaires?

FRÉDÉRIC.

De vos amours. Allez demander à la belle Toinette avec qui elle a soupé pendant que vous battiez la caisse au bal de Nanterre.

BAPTISTE.

Vous dites, monsieur?...

FRÉDÉRIC.

Je vous devais une récompense honnête pour le bijou que vous venez de me rendre. Je vous donne un bon avertissement... nous sommes quittes.

BAPTISTE.

Sapristi! je ne vous crois pas... mais c'est égal, je cours chez la Toinette, et si elle m'a trompée, ce n'est plus sur une peau d'âne que je ferai rouler mes baguettes, ce n'est pas sur une peau d'âne.

(Ils sort en courant par la porte de gauche.)

SCENE III.

LOUISETTE, FRÉDÉRIC, puis MAXIME à l'extérieur.

FRÉDÉRIC, à part, en regardant autour de lui.

Elle n'est pas là.

(En cherchant Thérèse, il marche machinalement vers l'alcôve. Louisette vient de se placer devant lui et s'efforce de le conduire du côté de la porte.)

LOUISETTE.

Monsieur, vous avez bien agi en la traitant comme il le mérite; je vous félicite, je vous remercie pour la jeune fille étrangère à ce village que vous avez prise sous votre protection, et je vous salue.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison, mademoiselle, je n'ai plus rien à faire ici, et je me retire.

(Louisette fait un geste d'assentiment, et lui fait faire deux pas de plus vers la porte.)

MAXIME, paraissant au dehors, devant la fenêtre de droite.

La voilà... j'en étais sûr.

FRÉDÉRIC, à part.

Thérèse... il faut que je lui parle, que je lui rende cette croix... je reviendrai.

(Il sort à gauche, toujours repoussé doucement par la jeune fille, qui, après sa sortie, met le verrou à la porte. Pendant ce temps, Maxime reparaît à la fenêtre, entre dans la chambre et se cache derrière le rideau placé devant la porte à droite.)

LOUISETTE, après avoir fermé le verrou.

Là!... Je ne doute pas de vos bonnes intentions, mon beau monsieur, mais je me rappelle toujours qu'hier, devant notre porte, vous osiez parler d'amour à ma sœur, lorsque Étienne... Enfin, je ne me soucie pas que vous nous rendiez de nouvelles visites. (Retournant à l'alcôve.) Elle semble me sourire, et je n'ai plus peur.

MAXIME, toujours à part.

Elle parle toute seule... je n'entends pas un mot.

LOUISETTE.

Je puis à présent m'occuper un peu des soins du ménage, préparer notre repas pour l'instant où elle va se réveiller, et puis aussi aller voir jusqu'à la poste s'il ne nous est pas venu des nouvelles de notre père... et des siennes, à lui, qui sera bientôt mon beau-frère... (Avec un petit soupir.) Ah! mon beau-frère!

(Elle entre dans la chambre de droite. — A son approche, Maxime a quitté le rideau qui ferme cette porte et derrière lequel il était caché. Il a remonté la scène et la jeune fille a passé devant lui sans le voir.)

SCENE IV.

MAXIME, puis FRÉDÉRIC, puis TOUS LES AMIS du premier acte. Ils ont, ainsi que Maxime, gardé les habits de canotiers; Frédéric seul est en habit noir.

MAXIME.

J'ai cru qu'elle n'en finirait pas... En compagnie ou toutes seules, ces petites filles sont d'un bavardage... Enfin, elle a été se conter ailleurs tout ce qu'elle avait à se dire... A mon tour, je lui ferme la porte. (Il met le verrou à la porte de droite.) J'ouvre toutes les autres issues, (il va ouvrir la porte de gauche et la fenêtre) et je suis maître du terrain. (Aux Canotiers, qui reparaissent à la fenêtre.) Venez, venez, mes joyeux compagnons... vous avez été témoins de la gageure, eh bien! regardez par là.

(Il leur montre la porte à gauche.

TOUS.

Frédéric!

MAXIME.

Silence! ce n'est pas pour nous qu'il vient ici.

FRÉDÉRIC, entrant sans les voir.

Cette porte, elle vient de s'ouvrir... et personne!... ni Thérèse ni sa sœur, et cependant... Thérèse... je veux la revoir, je veux lui dire...

MAXIME, venant lui frapper sur l'épaule.

Camarade, mes deux cents louis!

TOUS, l'entourant.

Oui, oui, les deux cents louis!

FRÉDÉRIC.

Maxime... et vous tous, malheureux! que faites-vous ici?

MAXIME.

Mes deux cents louis, te dis-je, mon cher Frédéric... N'était ce pas convenu? C'est dans cette chambre que je devais venir te demander le prix de la gageure.

FRÉDÉRIC.

La gageure!... Ah! j'ai honte de moi-même!... et toi, je te déteste!

MAXIME.

Pourquoi? parce que je t'ai poussé dans cette barque qui suivait celle de la belle Thérèse?... parce que tu es parvenu à la rejoindre?... que vous avez abordé ensemble l'île des Peupliers?... et qu'alors le bruit de l'orage, la peur du tonnerre... que sais-je?... Elles ont toujours tant de bonnes raisons pour justifier leurs faiblesses!...

FRÉDÉRIC.

Tais-toi! tais-toi!... Ne l'outrage pas du moins par tes calomnies, quand seul je suis coupable... Pauvre Thérèse! je la vois encore, je la vois tomber mourante à mes pieds, morte plutôt, oui, morte!... et moi... Ah! je suis un infâme!... Tout à l'heure, tu m'as parlé du prix de la gageure!... que ne puis-je avoir perdu toute ma fortune, et n'avoir pas à me reprocher le crime de cette nuit!

TOUS.

Le crime!

(Ici les rideaux de l'alcôve s'ouvrent. Thérèse est debout, pâle. Elle écoute avec horreur ce qui se dit.)

SCENE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

MAXIME, à Frédéric.

Il est réparable, du moins. La vie de cette jeune fille est, pour un temps, enchaînée à la tienne, soit! mais l'existence de luxe et de bonheur dont tu vas l'entourer, ne vaudra-t-elle pas mieux que ses travaux et même que ses plaisirs grossiers du village!... Rassure-toi!... Pour elle, c'est un autant bien au-dessus de tous ceux qu'elle pouvait espérer, et pour toi, c'est une charmante maîtresse. Celle-là ou une autre, je te l'ai dit, il faut que jeunesse se passe.

THÉRÈSE, poussant un cri.

Ah! les misérables!...

TOUS.

Thérèse!

MAXIME.

Elle était là!

THÉRÈSE.

Sortez! sortez tous!

(Maxime et ses amis sortent en silence. Frédéric les a suivis comme malgré lui jusqu'au seuil de la porte. Il s'arrête alors, et se retourne vers Thérèse.)

SCENE VI.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC.

THÉRÈSE.

Vous êtes encore là, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui, pour vous demander grâce et pitié!

THÉRÈSE.

Ah! ne m'approchez pas!... Ne voyez-vous donc pas toute l'aversion, tout le dégoût que vous m'inspirez?

FRÉDÉRIC.

Mais si vous pouviez lire dans mon âme... si vous ne refusiez pas de m'entendre...

THÉRÈSE.

Vous entendre!... A quoi bon? Est-ce que votre ami n'a pas tout dit à l'instant même? Que je serai pour vous une maîtresse... que vous me ferez une existence de luxe et de bonheur... quoi! parce que vous vous êtes rendu coupable de l'action la plus odieuse et la plus lâche, je suis, moi, condamnée à vous appartenir... ne le croyez pas!... Il a menti, cet homme! Votre victime, vous l'avez voulu et mon malheur l'a permis... votre maîtresse... jamais!

FRÉDÉRIC.

Thérèse... je n'ose plus vous adresser qu'une prière : au jour du malheur, que la pensée et le nom de Frédéric de Breval vous reviennent à la mémoire. Ne craignez pas alors de vous adresser à lui, de croire à son dévouement, et vous le trouverez toujours prêt à vous consacrer sa vie.

(Il salue et sort écrasé par le regard de Thérèse.)

THÉRÈSE, seule.

Me consacrer sa vie! Ah! la mienne est perdue.

LOUISETTE, derrière la porte de droite.

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE.

Ciel! ma sœur! ma pauvre sœur!

LOUISETTE, toujours en dehors.

Ouvre-moi donc!... Pourquoi as-tu fermé la porte?

(Thérèse va lui ouvrir. Louisette entre une lettre à la main.)

SCENE VII.

LOUISETTE, THÉRÈSE.*

LOUISETTE.

Une lettre... que cette fois nous avons le droit de lire... et j'en ai usé, moi. Elle est pour nous, et de mon père.

THÉRÈSE, avec effroi.

Mon père!

LOUISETTE.

Et elle nous parle de lui, de ton fiancé, de notre cher Étienne.

THÉRÈSE, à elle-même.

Étienne... mon père... Louisette... Tout ce que j'aime... et chacun de ces noms me fait frémir à présent.

LOUISETTE.

Tiens! puisque j'ai eu l'égoïsme de lire toute seule... à ton tour; mais lis bien haut, entends-tu? J'en veux encore ma part. Eh bien! va donc.

THÉRÈSE.

Je t'obéis. (Haut, lisant.) « Mes bonnes et chères filles, je ne tarderai pas à vous revoir, à vous embrasser. Le procès qui m'avait éloigné de vous est fini, et par malheur perdu. Mais je m'en console sans trop de peine... j'ai du courage encore, et de la force pour travailler. Dieu aurait pu d'ailleurs me frapper plus cruellement... Il m'a laissé deux filles dont l'affection m'aidera à supporter la mauvaise fortune; deux filles dont j'ai toujours le droit d'être fier, car si je n'ai pas de dot à leur donner, elles auront du moins une bonne renommée et la considération de tout le monde. Enfin, n'ai-je pas aussi un fils? »

LOUISETTE.

Nous y voilà!

THÉRÈSE, lisant.

« A ce moment, ma chère Thérèse, notre ami Étienne ne s'est-il pas déclaré? N'a-t-il pas dit que je consentais à votre bonheur?... Je l'attends lui, d'un moment à l'autre. Dès demain, nous serons ensemble de retour auprès de vous. »

LOUISETTE, avec joie.

Ensemble et dès demain!

THÉRÈSE, lisant.

« Et nous fixerons le jour de ton mariage. »

LOUISETTE.

Ton mariage! Ce mot-là te fait plaisir, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, avec effroi.

Oui... grand plaisir. (A part.) Ce mariage... ah! désormais... impossible! impossible.

LOUISETTE.

Achève donc! Tu n'achèves pas!

THÉRÈSE.

Si fait! (Lisant.) « Je vous embrasse, ou plutôt, je charge chacune de vous de me remplacer pour cela auprès de l'autre. Je charge surtout ma petite Louisette, qui a été si souvent le bon ange de notre maison, d'embrasser pour moi bien tendrement mon autre fille, et à la veille de la grande journée qui se prépare, de lui donner à l'avance la bénédiction de son père. »

LOUISETTE, souriant.

Là! je vais m'acquitter de ce grave devoir, mademoiselle, je vais vous bénir. (Thérèse tombe à genoux devant elle.) Que fais-tu donc?

THÉRÈSE.

Puisque tu remplaces mon père.

LOUISETTE.

Eh bien! ce n'est pas ainsi... C'est en te pressant dans ses bras qu'il te bénirait, lui, et je n'ai pas la prétention de faire mieux ni autrement qu'il ne ferait lui-même. (Elle a fait relever Thérèse et l'embrasse.) Là! sur les deux joues, ma chère fille... et si les prières d'un brave homme, sans oublier celles de sa petite Louisette, sont bien reçues du ciel, ma Thérèse, tu seras heureuse! ah! tu seras bien heureuse!

THÉRÈSE, à part, au désespoir.

Bien heureuse!

LOUISETTE.

Mais il se fait tard... et le souper que j'oubliais... Je vais me dépêcher. A table nous avons encore tant de choses à nous dire!... à parler de ceux qui nous sont chers, le temps passe si vite! Ne t'impatiente pas, ce sera bientôt fait.

(Elle met le couvert; place deux bougeoirs sur la table, puis disparaît un instant à droite pour chercher le souper.)

THÉRÈSE.

Demain... demain... ils vont venir... fixer le jour de notre ma-

riage... ô mon Dieu! mon Dieu! tu ne m'as fait entrevoir le bonheur que pour me faire sentir plus cruellement que je ne devais jamais y prétendre. (Regardant avec douleur la lettre.) Pauvre père! Il est fier de sa fille... de sa bonne renommée, dit-il!... de son honneur!... et cet honneur... un infâme l'a tué!... Étienne... il m'aime... il m'aime autant que je l'aimais... l'aveu qu'il m'a fait hier de sa tendresse en me remettant ce présent de fiançailles... (elle regarde le voile étalé sur une chaise) a été la plus grande joie de toute ma vie... et ce jour de bonheur n'aura pas de lendemain... et le crime d'un autre m'a rendue indigne de cet amour, et si j'osais l'accepter à présent, je deviendrais à mon tour méprisable et infâme... Ah! c'est bien injuste, et pourtant mon cœur me dit que cela doit être... de quel front soutenir maintenant la présence d'Étienne et de mon père? Comment lui dire, à lui, pourquoi je dois refuser d'être sa femme... jamais! jamais! Je ne veux pas!... je ne dois pas... je n'ose pas les attendre. Je fuirai... oui, je fuirai cette demeure, il le faut... j'irai... je ne sais pas... mais toi, mon Dieu! toi, qui as permis que tant de malheurs et de honte vinssent briser ma vie, à moi, qui ne l'avais pas mérité, tu me laisseras peut-être le courage de ne pas mourir par un suicide.

(Louisette reparaît portant le souper.)

LOUISETTE.

La, voilà le souper.

THÉRÈSE.

Ah! ma sœur!... Qu'elle ne soupçonne rien... laissons-lui croire que je suis heureuse.

LOUISETTE, ayant mis le souper sur la table.

Asseyons-nous.

THÉRÈSE.

Me voilà! (A Louisette qui la sert.) Merci!

(Elle reste immobile.)

LOUISETTE.

Tu n'as donc pas faim?

THÉRÈSE, vivement.

Mais, si fait!

(Elle essaye de prendre quelque chose et le remet immédiatement sur son assiette.)

LOUISETTE.

Tu as beau faire, tu ne parviens pas à me le prouver.

THÉRÈSE.

C'est...

LOUISETTE.

La joie peut-être.

THÉRÈSE.

C'est cela... la joie...

LOUISETTE.

Au fait, quand on a le cœur bien occupé... on n'a guère d'appétit... et moi-même.

THÉRÈSE.

En effet, te voilà comme moi...

LOUISETTE.

Oh! pas tout à fait... tu vas voir.

(Elle se remet à souper.)

THÉRÈSE.

A la bonne heure!... Eh bien!... tu t'arrêtes encore.

LOUISETTE, reposant son assiette.

Tu as raison, je n'ai pas faim non plus, c'est...

THÉRÈSE.

La joie aussi...

LOUISETTE.

Sans doute. (A part.) Et en même temps un petit reste de chagrin, que j'oublierai bien vite en voyant leur bonheur.

THÉRÈSE.

Tu dis, Louisette?

LOUISETTE.

Je dis que c'est une économie d'être si heureux! on n'a plus de dépenses à faire pour ses repas.

THÉRÈSE.

Mais la nuit est tout à fait venue.

LOUISETTE.

C'est vrai... je l'avais bien dit que le temps passerait vite.

THÉRÈSE.

Louisette, tu m'as veillée pendant de longues heures... à ton tour de te reposer.

LOUISETTE.

A mon tour, et au vôtre aussi, mademoiselle, car il faudra nous lever de bonne heure pour les recevoir.

THÉRÈSE.

Les recevoir!... tu as raison... je vais reprendre ma chambre et toi la tienne.

LOUISETTE.

Comme tu voudras. Bonsoir, ma sœur.

THÉRÈSE.

Bonsoir, Louisette.

(Elle fait deux pas, puis s'arrête en regardant sa sœur.)

LOUISETTE.

Tu me dis bonsoir, et tu restes.

THÉRÈSE.

J'aime tant à te voir... à te regarder.

LOUISETTE.

Tu me regarderas demain tout à ton aise... d'autant mieux qu'il fera grand jour.

THÉRÈSE.

Chère Louisette, c'est que je t'aime bien, vois-tu?

LOUISETTE.

Moi aussi; mais, vrai, j'ai envie de dormir. Allons, va-t'en.

(Elle lui met un bougeoir à la main.)

THÉRÈSE, le reposant sur la table.

Encore un moment!

LOUISETTE.

Es-tu drôle, ce soir!

THÉRÈSE, la regardant toujours.

Si nous étions séparées, te rappellerais-tu bien mon visage?

LOUISETTE.

Voilà une question!

THÉRÈSE.

Moi! quand les gens ne sont plus là... j'ai beau les aimer, je ne peux plus retrouver leurs traits.

LOUISETTE.

Ah çà! mais, ne dirait-on pas qu'il s'agit réellement d'une séparation éternelle?

THÉRÈSE, à part.

Peut-être!

LOUISETTE.

Et cependant, pour être mariée tu ne cesseras pas d'être auprès de nous... et si tu t'en éloignes avec ton mari, tu viendras nous voir souvent, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, l'œil fixe.

Oui.

LOUISETTE.

Très-souvent?

THÉRÈSE, de même.

Très-souvent.

LOUISETTE.

Alors, je ne comprends pas tes inquiétudes, et je te reconduis poliment jusqu'à ta chambre.

THÉRÈSE.

Sans m'embrasser?

LOUISETTE.

Je ne dis pas ça. (Elle lui saute au cou.) Es-tu contente?... Allons, à demain, Thérèse!

THÉRÈSE, retenant ses larmes.

Oui, à demain, ma chère Louisette.

(Elle a repris le bougeoir et sort à droite.)

SCÈNE VIII.

LOUISETTE, seule, elle se déshabille.

Pauvre sœur! décidément, c'est le bonheur qui la rend folle... après ça il y a bien de quoi. Ce bon Étienne, il est si... (Souriant avec un peu de tristesse.) Mais je n'ai pas besoin de tant m'occuper de ses qualités... ça la regarde, elle! Tout ce que j'ai à faire, moi, c'est de prier pour eux. (Allant au petit portrait surmonté d'une branche de buis.) Toi, qui es là-haut, ma mère, tu lis dans ma pensée; tu sais les désirs que je forme, et avec moi, tu demandes à Dieu qu'il les exauce. (Elle va mettre son bougeoir sur une petite table près du lit et se couche.) Ils seront heureux... c'était trop juste... Depuis hier, je ne cesse de me dire que Thérèse vaut mieux que moi, et que l'aînée devait être préférée à la cadette... Moi, je ne me marierai pas... non, je ne marierai jamais, à moins que... A la garde de Dieu! (Elle s'endort.)

SCÈNE IX.

LOUISE, endormie, THÉRÈSE.

(Thérèse sort doucement de sa chambre. Elle est très-émue. Elle s'assure que sa sœur dort, puis elle jette un regard très-impressionné sur tout ce qui l'environne ; le petit portrait qu'elle embrasse en pleurant ; la branche de buis bénit, dont elle prend une légère parcelle et la met dans son sein ; enfin, ses yeux se fixent sur le voile de dentelle. Elle le regarde avec douleur, le prend sans hésiter, le remet sur la chaise en pleurant encore, puis se décide à le reprendre et à l'emporter avec elle. Elle marche précipitamment vers la porte de sortie. Près de disparaître, elle s'arrête, revient vivement au lit où sa sœur est endormie, lui baise les mains, et retourne lentement vers la porte de sortie, envoyant encore des baisers du côté de l'alcôve.)

ACTE TROISIÈME.

Un coin du boulevard des Italiens, d'où l'on voit l'entrée de l'Opéra. Sur l'un des côtés, une maison en construction. Au lever du rideau, on voit des promeneurs et des masques qui passent sur le boulevard. Cris, mouvement, etc. — Un sonneur de cor est à une fenêtre praticable d'un restaurant qui fait le coin. — Un autre cor placé dans le lointain répond à sa fanfare.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, Masques, Promeneurs.

BAPTISTE, un briquet à la main devant la maison en construction.

Voilà une idée de me faire monter la garde devant des moellons, dont le plus petit pèse au moins cinq cents kilos... à seule fin d'empêcher les bons Parisiens de les mettre dans leurs poches. Enfin, ça me rapporte trente sous par nuit. A Chatou, je ne gagnais que quinze sous par jour à battre la caisse... On vit comme on peut, et demain matin, je serai encore moins fatigué que tous ces masques qui se donnent tant de mal pour amuser les badauds.

UN MASQUE, passant avec une femme très-longue et très-mince au bras.

Eh ! dis donc, apprenti invalide, prête-moi ton briquet pour allumer mon cigare.

BAPTISTE.

Qu'est-ce que t'en ferais, apprenti farceur? Puisque tu as une allumette chimique sous le bras.

LA FEMME.

Comment, allumette chimique!

BAPTISTE.

Tiens! la v'là déjà qui prend feu.

TOUS LES MASQUES.

Ah! bravo! bravo!

(On entend des cris à l'extérieur. Baptiste continue sa faction et disparaît.)

LES PROMENEURS.

Des masques! des masques! oh! ah! des pierrots! fameux!

Une bande de pierrots fait irruption sur la scène; au milieu on distingue Maxime.)

SCÈNE II.

MAXIME, Masques, le sonneur de cor continue sa fanfare.

MAXIME, en pierrot, aux garçons de café.

Garçons, du punch à mort!

LES GARÇONS.

Voilà! voilà!

TOUS.

Hohé! hohé! les pierrots...

MAXIME.

Avez-vous fini, tas de bourgeois, tas de pékins! allez mettre vos bonnets de coton, débarbouiller vos moutards, et chauffer les pantoufles de vos femmes. (Le cor sonne en ce moment une note très-fausse. Maxime lui crie :) Veux-tu te taire, marchand de canards!...

LE SONNEUR DE COR, OCTAVE.

Qu'est-ce que tu dis, toi, avec tes grelots? Va-t'en plutôt mener ta menagerie au jardin des Plantes.

(Les assistants rient.)

MAXIME.

Ah! c'est toi, Octave!... bonjour, Octave.

OCTAVE.

C'est toi, Maxime! bonsoir.

BAPTISTE, qui a reparu et a reconnu Maxime.

Tiens! le capitaine de *la Sorcière* en pierrot!

MAXIME.

Baptiste!... le tambour de Chatou!

TOUS.

Un tambour!

MAXIME.

Permettez, un rival à moi, avec qui je suis enchanté de refaire connaissance.

TOUS.

Un rival!

MAXIME, s'approchant de Baptiste.

Quel diable de métier fais-tu là?

BAPTISTE.

Gardeur de démolitions! un métier très à la mode dans ce moment-ci.

MAXIME.

Et comment va la Toinette?

BAPTISTE.

Votre Toinette...

MAXIME.

Notre Toinette.

(Rires des masques.)

BAPTISTE.

Je n'en sais rien... vu que depuis quatre mois, j'ai quitté le village.

MAXIME.

Comment! tu as renoncé à la peau d'âne et à tes baguettes!

BAPTISTE.

Mes baguettes!... je les avais cassées avant mon départ.

MAXIME.

Cassées!

BAPTISTE.

A cause de vous, corsaire!

MAXIME.

De moi!

BAPTISTE.

Oui, pirate, le lendemain du bal de Nanterre, deux minutes après que vous aviez filé par une porte, au moment où j'entrais par l'autre.

MAXIME, riant.

Ah! oui... je me souviens, chez la Toinette.

BAPTISTE.

Chez notre Toinette... Alors, j'ai oublié ma dignité d'homme et sa faiblesse de femme, et les roulements ont commencé jusqu'à destruction de baguettes naturelles.

(Rire général.)

MAXIME.

Ah! Baptiste! ce n'est pas généreux!

BAPTISTE.

C'est ce que je me suis dit, quand j'ai vu les morceaux par terre et la malheureuse qui pleurait à chaudes larmes... car, enfin, j'aimais mes baguettes, et je tenais à c'te fille... qui était en si bon bois d'érable et si bien tournées... toutes les trois... aussi après les avoir ramassées j'ai pleurniché comme elle, moi, mais en lui disant adieu pour toujours, et je suis venu dans la grande ville chercher...

MAXIME.

Une femme fidèle... l'as-tu trouvée?

BAPTISTE.

Pas encore... et vous?

MAXIME.

Moi! je suis plus sage que toi... je ne la cherche pas.

LE GARÇON.

Voilà le punch demandé.

MAXIME.

Vivat! un verre pour Baptiste, pour mon rival.

TOUS.

Oui, oui, un verre pour Baptiste!

BAPTISTE.

Merci! je ne bois pas avec les pierrots... d'ailleurs le gouvernement me défend de rien accepter dans l'exercice de mes factions... je retourne à mon poste.

(Il s'éloigne.)

MAXIME.

Allons, messieurs, allons, mesdames, à la santé du Carnaval.

TOUS.

A la santé du carnaval!

MAXIME.

CHOEUR.

Des pierrots
Vive la sagesse!
Leurs grelots
Chassent la tristesse.
Rire, aimer, vider les brocs
Pour tous travaux.
Voilà, voilà les pierrots!
Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Dansons, chantons, secouons nos grelots,
Musard prélude à nos galops,
Hourrah! hourrah! pour les pierrots.

PREMIER COUPLET.

Pierrots et paillasses
Accourez au bal,
Pas de contumaces
Pour le carnaval.
C'est de la folie
Le jour.
En avant l'orgie,
L'amour;
Plaisirs de la vie
Sont courts,
Que jeunesse ait son cours.
Des pierrots, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Si l'argent nous manque
Comme le crédit,
Nous laissons la banque
Aux loueurs d'habits;
Vois notre Pierrette,
Elle a
Pour notre toilette,
Déjà
Pris dans sa couchette
Un drap,
Notre habit, le voilà.
Des pierrots, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Pierrots des gouttières,
Gourmands et viveurs,
Nous sommes vos frères.
Oiseaux tapageurs,
Pourvu qu'on ripaille,
D'abord;
Qu'on aime et qu'on piaille
A mort.
Sur un lit de paille
On dort,
Plus joyeux qu'un milord.
Des pierrots, etc.

MAXIME.

Allons, mes amis, en route!

UN MASQUE.

Au Prado!

UN AUTRE MASQUE.

A la Courtille!

TOUS.

A la Courtille!

(Ils sortent sur le refrain de la ronde. Les jeunes gens disparaissent du balcon. On ne voit plus que quelques promeneurs sur le boulevard.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, seule; elle entre en se soutenant péniblement. Ses vêtements sont usés, sa figure porte l'empreinte du besoin et de la souffrance; elle regarde autour d'elle d'un air égaré.

Depuis ce matin je marche sans savoir où je vais... Je ne puis plus me soutenir. (Elle se laisse tomber sur une pierre.) Hier encore j'avais un asile... une femme avait eu pitié de moi, m'avait recueillie... je travaillais avec elle, et je gagnais ainsi le pain de ma journée... Elle est morte... et quand on a enlevé son cercueil, on m'a chassée... et je n'ai plus rien, rien que ce voile, dont, au prix de la vie, je ne veux pas me séparer. (Cris des masques dans le lointain; cires et toasts dans le restaurant.) Quels sont ces cris? pourquoi ces lumières? (On entend dans le restaurant une voix : A la santé d'Octave!) Des masques!... Oh! oui, oui... c'est carnaval... Aujourd'hui on rit, on danse, on s'amuse... (La neige commence à tomber.) Et moi, j'ai froid, j'ai faim, et je n'ai pour lit que cette pierre... Oh! mon Dieu! ne me laissez pas souffrir davantage!... faites-moi mourir tout de suite... La mort, je l'ai vue hier, elle ne m'a pas effrayée... Pauvre femme! elle a poussé un soupir, elle s'est soulevée, comme pour répondre à une voix qui l'appelait... elle est retombée, et tout a été fini... Oh! toi, du moins, tu as eu quelqu'un pour te fermer les yeux et pour prier près de ton corps; moi, j'ai un père, j'ai une sœur, et je mourrai seule.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC, UNE FEMME en domino.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Dites au cocher de m'attendre demain matin.

THÉRÈSE.

Cette voix!... (Elle se lève. Frédéric paraît, donnant le bras à une femme masquée.) C'est lui!

FRÉDÉRIC, en passant, continuant une conversation.

Ah! vous aimez le plaisir, belle Paquita! Eh bien, tant mieux! c'est ce qu'il me faut, c'est ce que je cherche, c'est ce que je veux.

(Ils disparaissent dans la rue.)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, seule.

Oui, vous avez raison, monsieur de Bréval, amusez-vous. (S'arrêtant.) Qu'est-ce donc que j'éprouve?... que se passe-t-il en moi?... Oh! la faim, sans doute!... Je me sens plus faible que jamais, et j'ai comme des éblouissements devant les yeux... Tant mieux! tant mieux!... plus je souffrirai, plus vite ce sera fini... Oui, oui, amusez-vous... moi, je vais me coucher là, et demain matin votre voiture, en vous ramenant de l'orgie, m'écrasera peut-être en passant sans que vous m'ayez reconnue. (Elle fait un mouvement comme pour se rasseoir, et se relève brusquement.) Encore!... Ce n'est pas la faim... ce n'est pas une douleur ordinaire... (Posant les mains sur ses flancs.) Mais qu'est-ce donc qui tressaille en moi!... Oh! je n'ai plus le droit de mourir à présent... Je veux vivre pour mon enfant... Mais demain, dans une heure, peut-être, mes dernières forces seront épuisées... Que faire? (Avec force.) Ah! une mère ne s'humilie pas en mendiant! (Un monsieur passe en ce moment; elle va droit à lui.) Monsieur, j'ai faim, secourez-moi! (Le passant continue son chemin sans lui répondre.) Il ne me répond pas... il s'éloigne... Oh! je m'y suis mal prise... quand on demande, il faut être humble. (Un homme passe avec un domino.) Monsieur, madame, ayez pitié, au nom de Dieu! Encore repoussée... (Regardant autour d'elle.) Et personne ne passe... personne à qui m'adresser... Ah! ce restaurant! (A un Garçon qui est sur la porte.) Monsieur, monsieur, du pain, je vous prie, du pain.

LE GARÇON.

Vous viendrez demain... c'est le matin qu'on distribue les restes.

(Il rentre.)

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! prenez pitié de moi! Quelqu'un encore... Mon Dieu! faites qu'il soit plus humain! (Elle avance les mains vers la personne qui vient. C'est Étienne. Thérèse se retire vivement et cache sa figure dans ses mains en le reconnaissant.) Ciel! Étienne!

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, qui a remarqué ce mouvement, sans reconnaître Thérèse.

Pauvre femme! elle voulait me demander l'aumône, mais la honte la retient. La misère qui se cache est la plus à plaindre. (Lui mettant dans la main une pièce d'argent sans tourner les yeux; il s'éloigne en la regardant toujours avec émotion.) Pauvre femme!

(Il disparaît.)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, puis BAPTISTE.

THÉRÈSE, relevant la tête et pleurant encore.

O Providence! c'est à lui que je devrai la vie de mon enfant.

(Elle embrasse l'argent qu'elle a reçu.)

BAPTISTE, sortant de la maison en construction.

Ah çà, mais v'là que le froid me pique. (Il se frappe les mains contre les épaules et bat la semelle.) Je commence à ne plus sentir mes pieds

et mes mains et à trop sentir mon nez; pour me réchauffer je vas casser une croûte.

THÉRÈSE.

Mais de l'argent, ce n'est pas tout... c'est du pain qu'il me faut.

BAPTISTE.

Du pain!... (En tirant un morceau de sa poche.) Prenez le mien, ma brave femme... et gardez votre argent.

THÉRÈSE, saisissant le pain.

Oh, merci! merci!

(Elle mord dans le pain avec avidité.)

BAPTISTE.

Sapristi! comme elle y va!... (Thérèse s'arrête comme essoufflée.) Prenez garde! vous allez vous étouffer... Attendez! voici ma gourde... buvez d'abord... ça préparera le passage (Il lui donne sa gourde... elle boit et pendant ce temps-là, il la reconnaît.) Ah! bon Dieu!... oh! mais non, ce n'est pas possible! (La regardant de plus près.) Thérèse! mamzelle Thérèse, est-ce bien vous?

THÉRÈSE.

Oui, Baptiste, c'est moi.

BAPTISTE.

Vous, dans une pareille misère!... ils disaient là-bas que vous etiez partie pour faire comme tant d'autres.

THÉRÈSE.

Je suis partie, Baptiste, parce qu'un lâche m'avait deshonorée, et je serais morte avant d'avoir tendu la main, si je n'étais pas mère!

BAPTISTE.

Et quel est le misérable?

THÉRÈSE.

Oh! qu'importe! je ne veux pas... non, je ne veux jamais le revoir!

BAPTISTE.

Vous ne voulez pas le revoir... et vous dites que vous êtes mère!

THÉRÈSE.

Ah! vous avez raison, mon ami, vous m'avez dicté mon devoir.

(Pendant ces dernières répliques, on a vu un groupe sortir du bal et s'avancer vers le restaurant. Frédéric est dans ce groupe avec Maxime et ses amis. Aux derniers mots de Thérèse, Frédéric se retourne en face d'elle avec Paquita.)

SCENE VIII.

THÉRÈSE, BAPTISTE, FRÉDÉRIC, MAXIME, PAQUITA, Masques

MAXIME.

Allons, messieurs, le déjeuner nous attend.

FRÉDÉRIC.

Venez, chère Paquita.

BAPTISTE.

Le canotier rouge.

(Ils vont entrer. — Thérèse va droit à eux, prend Paquita par le bras et la repousse loin de Frédéric.)

MAXIME.

Que signifie?

FRÉDÉRIC.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Monsieur, avant d'entretenir des courtisanes vous devez du pain à la mère de votre enfant.

BAPTISTE.

C'était lui!

(Tableau.)

ACTE QUATRIÈME.

La salle des Pas-Perdus à l'embarcadère du chemin de fer de la rue Saint-Lazare. — A gauche, au premier plan, et formant un quart de cercle jusqu'au dernier plan de droite, les bureaux où l'on prend les places pour Saint-Germain, puis l'escalier conduisant à la salle d'attente, puis une porte vitrée avec des rideaux verts, fermant pour le public une partie des bureaux de l'administration. — A droite, un peu en biais, trois arcades séparées l'une de l'autre par des baies qui donnent à l'extérieur sur les degrés conduisant à la rue Saint-Lazare.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE seul, des voyageurs; il tient à la main un paquet de papiers et crie.

Voyez, messieurs, voyez le bulletin de la Bourse... la course des effets publics. (A lui-même.) Ça ne mord pas, ce n'est pourtant pas faute de crier fort... encore un fichu métier.

(Ici comme pendant tout ce tableau, un grand mouvement en scène. — Quelques personnes font queue au bureau de Saint-Germain. — D'autres vont et viennent. Baptiste va de droite à gauche proposer ses bulletins.

BAPTISTE.

Encore un fichu métier que celui-là... Ah! voilà le chemin de fer de Saint-Germain qui arrive... Voyez, messieurs, l'itinéraire des chemins de fer... l'histoire de l'*hipopotam* du jardin des Plantes, son portrait en nature... Instruction pour les demoiselles qui veulent se marier, deux sous... Voilà le nouveau réglement sur les portiers, les obligations qu'ils ont à remplir envers les locataires... plus d'amendes passé minuit... ça ne se vend que deux sous... Ah! ah! les portiers. (Il disparaît à droite.)

SCÈNE II.

ÉTIENNE, THÉRÈSE, dans la foule des voyageurs.

ÉTIENNE.

Me suis-je abusé?... Cette femme, j'avais cru la reconnaître... Oui, c'était elle!... c'était elle... et ce voile blanc... celui que je lui avais donné... j'ai voulu la suivre, mais au détour d'une rue, elle avait disparu, et moi... je suis demeuré immobile, cloué à la place même où je l'avais vue... mille idées venaient à la fois m'assaillir, me briser la tête... J'avais cru la haïr et je sentais à mon émotion, aux battements précipités de mon cœur, je sentais que je l'aimais toujours. Un instant même je me suis dit que peut-être mon souvenir n'était pas tout à fait mort dans son âme; qu'elle était digne encore de mon estime et de mon amour, puisqu'elle osait garder ce voile... j'étais fou! le bruit d'une horloge m'a rappelé à moi-même, à Louisette que je devais rejoindre ici pour la conduire au pays... un vœu qu'elle a fait de se trouver ce soir à la chapelle du village... et demain elle reviendra à Paris pour ne plus quitter ma bonne marraine, à qui je la confie avant mon départ... car il le faut... le mouvement, l'agitation, les dangers peuvent seuls me distraire de cette idée fixe qui me fait tant souffrir! je partirai. Il me tarde de me retrouver sur le pont de mon navire, et qu'une balle charitable me fasse perdre enfin tous mes souvenirs avec la vie!... cependant, assurons toujours, à la veille de quitter la France, la destinée de cette pauvre Louisette!... un cœur d'ange qui s'efforce de me consoler et qui, sans le savoir, ajoute encore a mes chagrins, car elle me parle toujours de Thérèse!...

(Il s'éloigne par la première arcade à droite. — Baptiste rentre par la troisième. — Pendant ce temps, on a délivré les billets. Les voyageurs sont passés à mesure du bureau à l'escalier, et Thérèse se dirige de ce côté, son billet à la main.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

J'ai étrenné; le bulletin de la Bourse ne donne pas, mais le réglement sur les portiers va très-bien, j'ai vendu sept portiers... Voyez le superbe réglement sur... Ah! saperlotte, je n'ai pas la berlue...

THÉRÈSE, se retournant.

Cette voix!...

BAPTISTE.

Mamzelle Thérèse... c'est-à-dire madame...

THÉRÈSE.

Baptiste... mon ami... votre main...

BAPTISTE.

Ma main!... la main d'un pauvre diable comme moi dans celle... je n'ose pas, je n'ose pas... madame...

THÉRÈSE.

Ne m'appelez pas ainsi... Ce titre qu'il me donne, lui, et dont tous ses amis m'accablent pour lui plaire, c'est une dérision, c'est un opprobre de plus...

BAPTISTE.

Je comprends; pauvre demoiselle Thérèse; quand je vous ai dit, il y a un an au boulevard des Italiens, d'aller trouver le... le canotier rouge, j'espérais mieux que cela.

THÉRÈSE.

Vous avez cru, n'est-ce pas? qu'il écouterait la voix de sa conscience, et qu'il se déciderait à rendre du moins l'honneur à celle dont il avait brisé la vie; vous ne connaissez pas l'orgueil des hommes; il m'a emmenée chez lui, il m'a accablée de ses protestations de repentir, de dévouement, et savez-vous, pour dédommagement à toutes mes douleurs, savez-vous ce qu'il m'a offert?

BAPTISTE.

Oh!

THÉRÈSE.

Je n'ai rien répondu... je me suis levée, et je partais... Il m'a retenue en m'assurant que sa famille seule était un obstacle à

notre mariage, mais que bientôt il la déciderait à y consentir. —Jusque-là, m'a-t-il dit, je vous jure de vous respecter; mais demeurez, Thérèse, demeurez au nom de votre enfant, pour lui, pour vous, pour moi, il ne faut pas que nous soyons séparés. Je suis restée, Baptiste, et depuis ce jour je suis pour tout le monde la... la maîtresse de M. de Bréval... mais il sait, lui, lui seul, que jamais je ne lui appartiendrai, tant qu'il ne sera pas mon époux.

BAPTISTE.

Et vous espérez encore...

THÉRÈSE.

Si j'avais perdu tout espoir, est-ce que je n'aurais pas fui depuis longtemps cette odieuse maison? mais lui, que je hais, il m'aime. C'est là du moins ce qu'ils appellent de l'amour. Son orgueil est satisfait de l'apparence de ma honte; mais un jour viendra sans doute où malgré ses amis, malgré sa famille, malgré lui-même... car je ne crois pas à sa bonne foi... il se résoudra enfin à me nommer sa femme.

BAPTISTE.

Alors, vous serez heureuse.

THÉRÈSE.

Heureuse! (A part.) O mon Dieu! tu sais quel souvenir est resté là... tu sais que, si je n'étais pas mère, je préférerais la mort à ce mariage.

BAPTISTE.

Vous dites?

THÉRÈSE.

Je dis que vous avez raison, Baptiste; je serai heureuse.

BAPTISTE.

Mais, dès à présent, vous l'êtes bien un peu, quand vous embrassez le petit bonhomme... à moins que ça ne soie une petite bonne femme.

THÉRÈSE.

L'embrasser, mon fils!

BAPTISTE.

Ah! c'est un garçon! tant mieux; plus tard c'est plus facile à placer... et même... ça se place tout seul. Dites donc, il va bien?

THÉRÈSE.

Je l'espère.

BAPTISTE.

Vous l'espérez?

THÉRÈSE.

Demain, peut-être... oui, demain, je le saurai.

BAPTISTE.

Rien que demain?

THÉRÈSE.

Il est loin de moi... bien loin de moi. Monsieur de Bréval a pensé que la présence d'un enfant exciterait les railleries de ses amis.

BAPTISTE.

Au moins, vous avez votre père, votre sœur.

THÉRÈSE.

Je ne les ai pas revus.

BAPTISTE.

Pourquoi? On ne doit rougir que des fautes qu'on a commises et jamais de celles des autres.

THÉRÈSE.

Un homme peut dire cela, Baptiste; une femme n'en pas le droit.

BAPTISTE.

V'là une fameuse injustice.

THÉRÈSE.

Tant que le crime ne sera pas réparé, je n'ai pas de famille; Baptiste, je vous en prie, promettez-moi de ne dire à personne que vous m'avez vue, que vous connaissez mon sort... votre parole, il me la faut... et vous me la donnerez, si vous êtes vraiment mon ami.

BAPTISTE.

Je vous la donne... mais c'est une fichue preuve d'amitié que vous me demandez là... Ah çà! mais, pourquoi diable allez-vous au pays, puisque vous avez peur de votre famille?

THÉRÈSE.

Peur!... c'est vrai... et cependant...

BAPTISTE.

Eh bien?

THÉRÈSE.

C'est aujourd'hui la Sainte-Marie.

BAPTISTE.

L'Assomption et la fête du village.

THÉRÈSE.

Autrefois... c'était aussi la fête de ma mère... Quand nous l'avons perdue, nous nous sommes dit, ma sœur et moi, que chaque année, ce jour-là, et à l'heure même où nous avons reçu ses derniers adieux, huit heures du soir, nous serions réunies dans la pauvre chapelle dédiée à sainte Marie. Quelqu'un a bien voulu se mettre en tiers dans l'engagement que nous prenions ensemble, le curé du village. A l'heure dite, il est avec nous, il prie pour la mère, et il bénit les enfants. Hélas! il y a un an, une seule des deux sœurs a dû venir à ce rendez-vous... Je n'ai pas eu le courage de tenir ma promesse... je serai plus forte aujourd'hui! Et moi aussi, dans l'ombre, derrière un des piliers de l'église, je prierai pour celle qui n'est plus... Moi aussi, j'aurai ma part de la bénédiction divine, et surtout, surtout, je verrai ma sœur. (Nouveau bruit de cloche venant de l'escalier.) Adieu, mon ami, adieu!

BAPTISTE.

Au revoir, mamzelle Thérèse. (Poussant un cri en regardant à gauche.) Ah! saperlotte! c'est un coup du ciel!...

THÉRÈSE, sur l'escalier.

Qu'avez-vous?

BAPTISTE.

Revenez, revenez bien vite... pour voir votre sœur, vous n'avez pas besoin de partir.

THÉRÈSE.

Comment?

BAPTISTE.

La voici!...

THÉRÈSE.

Louisette!... Parlez-lui, retenez-la le plus longtemps possible... et moi par là!

(Elle se jette derrière la seconde arcade.)

BAPTISTE.

C'est ça, derrière un pilier... comme vous vouliez faire à l'église.

THÉRÈSE.

Mais votre parole!...

BAPTISTE.

Suffit, je la tiendrai!...

(Louisette rentre par le premier plan à gauche.)

SCENE IV.

BAPTISTE, LOUISETTE, THÉRÈSE, cachée.

LOUISETTE, à elle-même.

Étienne devait m'attendre ici et je ne le vois pas.

BAPTISTE.

Bonjour, mamzelle Louisette; ça va bien, mamzelle Louisette?...

LOUISETTE.

Baptiste!...

BAPTISTE.

Vous cherchez quelqu'un, mamzelle Louisette?...

LOUISETTE.

Quelqu'un... oui, Étienne.

THÉRÈSE.

Lui!

BAPTISTE.

Étienne Robert, l'officier de marine... connu.

LOUISETTE.

Il devait m'attendre à l'arrivée du convoi.

THÉRÈSE.

O mon Dieu!

LOUISETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

BAPTISTE.

Non, pas encore... mais il va peut-être venir... et... (L'amenant doucement, un peu de côté, de sorte que Thérèse puisse la voir.) Tenez, mettons-nous là... c'est la bonne place; de quelque côté qu'il paraisse... vous pouvez la voir... Là... comme çà... (Il se tourne vers Thérèse.) Comme ça on voit très-bien partout, n'est-ce pas?

LOUISETTE.

Oui, mon ami.

THÉRÈSE, faisant de loin à Baptiste un geste de remercîment.

Brave garçon!

BAPTISTE.

En l'attendant, donnez-moi donc un peu des nouvelles du pays. Danse-t-on toujours, le dimanche, sous les tilleuls?

LOUISETTE.

Je ne sais pas... je n'ai guère le cœur à la danse depuis les malheurs qui nous sont arrivés.

BAPTISTE.

Ah! oui, je sais... le départ de votre sœur...

LOUISETTE.

Vous ne l'avez jamais rencontrée, Baptiste?...

BAPTISTE, *après avoir regardé d'un air suppliant Thérèse qui lui fait un geste négatif.*

Non, jamais!... Vous l'aimez toujours, n'est-ce pas, mamzelle Louisette?

LOUISETTE.

Si je l'aime... je ne peux pas encore me consoler de son départ... Dans les premiers temps, je refusais d'y croire; le matin, j'allais à son lit pour l'embrasser, comme si elle y était, et tous les soirs, je me disais : elle reviendra demain.

THÉRÈSE, *sortant peu à peu de derrière l'arcade.*

Oh! je ne puis résister!...

BAPTISTE, *à lui-même.*

Fameux! ça va bien!...

(Il fait signe à Thérèse d'approcher davantage... Louisette pourrait sans voir ce mouvement.)

LOUISETTE.

Et malgré les doutes, les soupçons de ceux qui m'entouraient, j'ai toujours marché la tête haute, car je suis sûre, voyez-vous, que Thérèse, si elle vit encore, est restée honnête fille... mais j'étais seule à le soutenir.

THÉRÈSE.

Seule!

(Elle courbe tristement la tête, et refait deux pas en arrière.)

BAPTISTE.

Sapristi!... ça va mal!

LOUISETTE.

Quand je me demandais ce qu'elle avait pu devenir, pourquoi elle nous avait quittés au moment même où je la croyais si heureuse, je me rappelais alors une chose qu'autrefois elle m'avait dite en pensant à la perte de ce procès qui devait ruiner notre famille... Rassure-toi, Louisette, je ne crains pas la pauvreté. Aucun travail ne me coûtera, et s'il le faut, j'irai à Paris, j'entrerai en condition.

BAPTISTE.

Servante?...

LOUISETTE.

Oui, elle y consentait à l'avance par dévouement pour nous, et je me suis dit que peut-être elle avait tenu cette résolution. Je l'ai dit à ceux qui venaient en riant avec méchanceté me demander de ses nouvelles... mais alors, les rires ont redoublé... j'ai bien vu qu'on ne me croyait pas quand je m'efforçais de me croire moi-même, j'ai vu qu'on me regardait en mépris à cause de ma sœur...

THÉRÈSE.

A cause de moi!...

(Elle retourne tout à fait derrière l'arcade.)

BAPTISTE, *à part.*

Allons, bon... v'là les cartes brouillées... faut recommencer la partie. (*Haut.*) Mamzelle Louisette, parlez-moi donc un peu du père Morin? Comment est-ce qu'il va le pauvre vieux? prend-il toujours la petite goutte le matin? fume-t-il toujours sa pipe sur son banc de pierre?...

LOUISETTE, *avec douleur.*

Non, Baptiste...

BAPTISTE.

Ah! il aura été malade... mais ça reviendra; (*se tournant vers Thérèse.*) ça reviendra.

LOUISETTE.

Ça ne reviendra pas, Baptiste.

BAPTISTE.

Comment?

LOUISETTE.

Il y a six semaines... vous ne voyez donc pas que je suis en deuil? (*Thérèse qui avait reparu et qu'on a vue écouter toutes les paroles précédentes, pousse un grand cri et va tomber évanouie derrière l'arcade. Il arrive du monde de tous les côtés et elle est cachée aux yeux de Louisette.*) Ce cri... ô mon Dieu! qu'est-ce donc?

UNE VOIX.

Une dame qui se trouve mal.

UNE AUTRE VOIX.

Du secours! du secours!

LOUISETTE.

Ah! courons!

BAPTISTE.

Pardon... c'est inutile... il n'y a déjà que trop de monde pour l'empêcher de respirer... et, tenez, voilà qu'on l'emporte dans une salle voisine...

(On voit la foule se retirer par le premier plan à droite.)

LOUISETTE.

Pauvre femme! je ne la connais pas... mais ce cri qu'elle a jeté... je suis tout émue.

BAPTISTE, *à lui-même.*

Au fait!... je n'ai promis que de me taire, et si je la menais par là, ça ne serait pas avoir l'air de manquer à ma parole... (*Il fait en lui prenant la main deux pas vers l'endroit où le monde vient de disparaître, puis s'arrête en disant à part.*) Ciel! auprès d'elle... monsieur de Bréval!

LOUISETTE.

Qu'avez-vous? que dites-vous donc, Baptiste?...

BAPTISTE, *l'emmenant vivement du côté opposé.*

Je dis... je dis qu'il me semble que j'aperçois par là-bas l'habit d'un officier de marine... Oui, je le reconnais...

(Il marche vers la gauche.)

LOUISETTE.

Mais je ne le vois pas...

BAPTISTE, *à part.*

Pardieu! ni moi non plus!... (*A cet instant même Étienne vient de paraître au fond près de la dernière arcade, c'est-à-dire à un endroit tout à fait opposé à celui où Baptiste dit qu'il le voit. Baptiste poursuit en s'adressant à Louisette.*) Venez toujours, je vas vous conduire.

LOUISETTE...

Où donc?

BAPTISTE, *à lui-même.*

Je ne sais pas, mais c'est égal... mais c'est égal.

SCENE V.

ÉTIENNE, puis FRÉDÉRIC.

ÉTIENNE, *arrivé à la seconde arcade, a été arrêté par la vue du voile de dentelle tombé pendant l'évanouissement de Thérèse. Il se baisse, le ramasse, et descend vivement la scène en regardant ce voile avec la plus grande émotion.*

Ce voile... ce dessin... cette bordure... et ce chiffre même, ce chiffre... son nom et le mien réunis à l'avance par ma volonté quand nous devions être, nous, séparés à jamais... Ah! je ne puis en douter à présent, ce voile, c'est le mien... et le ciel a voulu me le rendre.

(Il entend du bruit et cache le voile sous son uniforme.)

FRÉDÉRIC, *entrant par la première arcade à droite, cherchant autour de lui et ne voyant pas encore Étienne.*

Rien! je ne vois rien!... et personne... (*En se retournant il voit Étienne.*) Ah! si fait, ce monsieur pourra me dire...

(Il s'arrête et l'examine attentivement.)

ÉTIENNE.

Quel est ce jeune homme, et pourquoi me regarde-t-il ainsi?

FRÉDÉRIC.

Un officier de marine... Quel souvenir!... Mais c'est lui, mon Dieu, c'est lui-même!...

ÉTIENNE.

Pardon, monsieur, votre persistance à fixer les yeux sur moi... Suis-je connu de vous?

FRÉDÉRIC.

Je... je ne crois pas.

ÉTIENNE.

Quant à moi, il me semble que jamais... Attendez donc... je me trompais... ce n'est pas aujourd'hui la première fois que nous nous trouvons ensemble.

FRÉDÉRIC.

En effet...

ÉTIENNE.

Il y a dix-huit mois...

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est cela, dix-huit mois...

ÉTIENNE.

C'est vous, monsieur, qui vous incliniez devant deux jeunes filles, en convenant...

FRÉDÉRIC.

De mes torts envers elle... oui, monsieur, c'était bien moi.

ÉTIENNE.

Et quand à l'instant vous venez de me reconnaître, vous cherchiez quelqu'un, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Non, je cherchais un objet... un voile de dentelle.

ÉTIENNE.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Qu'une dame vient de perdre à cette place.

ÉTIENNE.

Une dame... et c'est elle qui vous a chargé...?

FRÉDÉRIC.

Sans doute... et j'espérais le retrouver ici avant de rentrer avec elle.

ÉTIENNE.

De rentrer... où donc?

FRÉDÉRIC.

Mais cette question... chez moi, monsieur.

ÉTIENNE, à part.

Chez lui!... O mon Dieu! donne-moi la force de me contenir, de vaincre ma colère... je le tuerais, cet homme!

FRÉDÉRIC.

Ce voile, vous n'auriez pas vu quelqu'un le ramasser?

ÉTIENNE, après un instant d'hésitation.

Non, monsieur, non, je n'ai rien vu.

FRÉDÉRIC.

Je vous salue, monsieur. (A part, en s'en allant.) Fâcheuse rencontre! Emmenons bien vite Thérèse.

SCÈNE VI.

ÉTIENNE, regardant encore le voile.

Oui, le ciel a voulu me le rendre, ce gage de mon affection si indignement trahie; me le rendre sans me rapprocher d'elle, sans lui imposer le supplice de rougir devant moi!... Flatte-toi donc encore, insensé, flatte-toi de vivre toujours dans la pensée de Thérèse... quand tu viens de voir celui qu'elle t'a préféré, celui qu'elle a suivi à Paris, et qui va rentrer chez lui avec elle... avec sa maîtresse... Ah! j'avais besoin de cette rencontre pour être guéri à jamais de mon fatal amour... Aussi, je veux en finir avec tous les souvenirs qui me rattachaient à elle, et ce voile... (Il le froisse dans ses mains avec rage, puis s'arrête.) Non, non, je le garderai, et si j'étais assez lâche pour la regretter encore, je n'aurais qu'à jeter les yeux sur ce voile, qui me rappellera sa trahison, et alors je serai fort contre moi-même... (Pleurant.) Oh! mon Dieu! je le vois pourtant, je le touche, et j'ai le cœur déchiré! et je pleure comme un enfant!

(Il se laisse tomber sur un banc placé contre une des arcades. — Baptiste rentre au premier plan à gauche avec Louisette.)

SCÈNE VII.

ÉTIENNE, LOUISETTE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Tenez, le voilà.

LOUISETTE.

Et vous m'emmeniez par là-bas.

BAPTISTE.

Je savais bien que je l'avais aperçu quelque part... Je me trompais de côté, voilà tout.

LOUISETTE.

Mais il pleure!

ÉTIENNE, se relevant vivement à sa voix.

Louisette!

LOUISETTE.

Vous pleurez, mon ami!...

ÉTIENNE.

Non; pourquoi donc?

LOUISETTE.

Ce voile... Oh! je l'ai reconnu!... c'est celui que vous aviez donné à Thérèse... Mais alors, vous l'avez vue?...

ÉTIENNE.

Non.

LOUISETTE.

Comment ce voile se trouve-t-il dans vos mains?

ÉTIENNE.

Je ne peux pas te le dire.

LOUISETTE.

Vous ne pouvez pas... ma sœur...

ÉTIENNE.

Perdue pour nous... perdue pour toujours!

LOUISETTE.

Morte! morte!... grand Dieu!

ÉTIENNE, après un moment d'hésitation.

Oui, elle est morte.

LOUISETTE.

Ah! ma pauvre Thérèse!

BAPTISTE, s'avançant.

Allons donc! est-ce qu'il faut laisser croire ces choses-là à une sœur?

LOUISETTE.

Que dites-vous?

ÉTIENNE.

Tais-toi.

BAPTISTE.

Elle existe! je viens de la voir... elle vous aime toujours.

LOUISETTE.

Elle existe!... Ah! Baptiste, dites-moi... où est-elle?

BAPTISTE.

J'en ai déjà trop dit.

LOUISETTE.

Baptiste, je vous en prie...

(Des voyageurs rentrent de tous les côtés et garnissent la salle comme dans la première partie de l'acte. Un afficheur vient placarder une affiche sur un pilier.)

UN DES VOYAGEURS, lisant.

« Deux cents francs de récompense... Voile de dentelle perdu...
» Le reporter quai d'Orsay, numéro seize, où l'on touchera la ré-
» compense promise. »

ÉTIENNE.

Quai d'Orsay, numéro seize.

BAPTISTE, se retournant vers Louisette.

Numéro seize.

LOUISETTE.

Oh! c'est là que je la retrouverai.

ÉTIENNE.

Venez, venez, Louisette.

LOUISETTE.

Me voilà, mon ami. (A part.) Numéro seize... j'irai.

(Elle prend le bras d'Étienne, qui l'emmène vers la droite. — Mouvement général sur l'escalier et dans toutes les parties de la salle.)

BAPTISTE, à part.

Et moi aussi. (Haut.) Achetez la grande ordonnance sur les portiers... Ça ne se vend que deux sous.

ACTE CINQUIÈME.

(Un salon riche, de plain-pied, avec jardin, chez Frédéric.)

SCENE PREMIÈRE.

PAMÉLA, seule.

(Elle entre par le fond, et marche sur la pointe du pied jusqu'à une porte placée à la gauche du public. Elle regarde par le trou de la serrure.)

Monsieur est chez lui... tout seul! (Elle marche de la même manière vers la porte opposée : elle regarde aussi par le trou de la serrure.) Madame est chez elle, toute seule aussi, et sa porte est fermée au verrou comme toujours!... Voilà un drôle de ménage!... Ils ne sont pas mariés, et ils s'appellent monsieur et madame... Puisqu'ils ne sont pas mariés, qu'est-ce qui oblige madame et monsieur à vivre ensemble?... Ça ne peut être que l'amour!... mais la chambre de monsieur est à droite, celle de madame à gauche avec un verrou dont elle se sert toujours contre monsieur, jamais en sa faveur... monsieur l'accable de soins et d'égards, madame les dédaigne; sans cesse il veut lui faire des cadeaux, elle les refuse (Regardant une bourse placée sur la toilette); il met de l'or sur sa toilette, elle n'y touche jamais. Elle est bien difficile! ah!... madame en rentrant hier au soir commanda une robe de deuil... monsieur, au contraire, dans la pensée de faire une surprise à madame, m'envoie chez tous ses marchands pour qu'on lui apporte à son réveil un déshabillé délicieux, un cachemire, un chapeau à plumes et une parure de diamants. Ma foi! moi, je ne suis pas curieuse, je ne cherche pas à deviner pourquoi monsieur veut imposer de belles toilettes à madame qui ne les aime pas, pourquoi madame préfère la robe de deuil aux belles toilettes... Je me dis que toutes les robes sont dans la nature; que certainement les plumes et les cachemires ajoutent quelque chose à la beauté d'une femme, mais qu'aussi, le noir va très-bien quand on a la peau blanche, et j'obéis à la fois à monsieur et à madame... madame et monsieur s'arrangeront comme ils voudront, ça ne me regarde pas; ça regarde monsieur et madame.

SCÈNE II.

PAMÉLA, UN DOMESTIQUE en livrée.

JEAN.

Mamzelle Paméla, il y a là quelqu'un qui demande à vous voir.

PAMÉLA.

Qui donc?

JEAN.

Une espèce de commissionnaire : il dit qu'il s'appelle Baptiste, et qu'on le connaît depuis hier au soir dans la maison.

PAMÉLA.

Baptiste?... ah! c'est juste!... le pays de madame.

JEAN.

Son pays?...

PAMÉLA.

Qui l'a suivie jusqu'ici pour s'informer de sa santé. (A part.) Un drôle de corps!... Il veut me débaptiser et m'appeler Toinette. (Haut à Jean.) Faites-le entrer.

JEAN.

Dans le salon!... Vous ne vous gênez pas, vous!

PAMÉLA.

Est-ce que vous vous gênez, vous, quand vous allez à la cave, pour emporter des bouteilles dans vos poches?

JEAN.

Hein? vous savez ça? Je me cache pourtant bien!...

PAMÉLA, à part.

Tiens! il paraît que c'était vrai!... Je ne croyais pas tomber si juste : à présent, toi, tu n'as qu'à te bien tenir! (Haut, avec dignité.) Faites entrer.

JEAN.

Entre, mon garçon, et tâche de ne pas trop salir le tapis.

SCÈNE III.

PAMÉLA, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

Quelle drôle d'idée ils ont, à Paris, de marcher sur des couvertures!...

PAMÉLA.

Bonjour, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Bonjour, mamzelle Toinette...

PAMÉLA.

Paméla.

BAPTISTE.

C'est juste!... Ça va bien? mamzelle Toin... Paméla...

PAMÉLA.

Ah çà! mais quelle rage avez-vous donc?...

BAPTISTE.

Je vas vous dire... elle était grande et vous êtes petite; elle était blonde, et vous êtes brune; elle avait le nez en l'air, et vous l'avez en bas... mais c'est égal!... dans l'ensemble, la ressemblance est frappante.

PAMÉLA.

La ressemblance, avec qui?

BAPTISTE.

Avec une farceuse qui m'en a fait voir de grises!... Si bien, qu'hier au soir, en vous voyant pour la première fois, je croyais la revoir, et j'avais envie de vous donner une raclée...

PAMÉLA.

Par exemple!...

BAPTISTE.

Et puis après, ça m'a fait un autre effet; pour un rien, je vous aurais sauté au cou; à présent encore, Toinette, j'ai envie de l'embrasser.

PAMÉLA.

Excusez!... voulez-vous bien finir?...

(Frédéric entre fumant un cigare et tenant un journal à la main.)

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE.

Oh! le canotier rouge!... le maître de la maison!...

(Paméla se remet à ranger le salon.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est toi, mon garçon?... Qui t'amène?...

BAPTISTE.

C'est que... pour le moment... j'ai une nouvelle profession... je suis inspecteur des pavés de Paris, mais sans appointements.

FRÉDÉRIC.

Comment?... hier encore ne vendais-tu pas des bulletins de la Bourse?...

BAPTISTE.

On a trouvé que j'en avais trop vendu.

FRÉDÉRIC.

Comment?...

BAPTISTE.

Figurez-vous que j'en avais fait une bonne provision pour ne pas retourner tous les jours à l'administration... et avant d'en aller reprendre de nouveaux, j'ai voulu écouler ma marchandise.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est stupide, mon garçon!...

BAPTISTE.

Stupide!... c'est ce qu'a dit le commissaire en me mettant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Et que diable vas-tu faire à présent?

BAPTISTE.

Oh! je ne suis pas en peine... je suis en train de me trouver un autre emploi. Là, en face, sur le port, debardeur, rien que ça!... quarante sous et les pieds dans l'eau... toute la journée; c'est même pour ça que je suis venu; attendu que le patron me demande un certificat de moralité, rapport aux bûches que je suis chargé d'empiler sur les quais, et comme au chemin de fer on me refuse le certificat...

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE, entrant, habillée comme elle était la veille, moins le chapeau et le voile, et ne voyant pas encore Baptiste.

THÉRÈSE.

Paméla, qu'avez-vous fait de la broderie à laquelle je travaillais hier matin?

PAMÉLA.

Je ne l'ai pas vue, madame.

THÉRÈSE.

C'est étrange.

FRÉDÉRIC.

Cette broderie était donc pour vous, madame, une chose bien précieuse?

THÉRÈSE.

Oui, bien précieuse, en effet. Je la cherche partout et...

BAPTISTE.

Ça arrive quelquefois!... On cherche partout sa casquette, et on la retrouve sur sa tête.

THÉRÈSE.

Ah! vous voilà, Baptiste : bonjour, mon ami.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle lui serre la main : il est plus heureux que moi.

BAPTISTE, la regardant, à voix basse.

Vous avez pleuré, mamzelle Thérèse?

THÉRÈSE, de même.

Oui, Baptiste.

BAPTISTE, de même.

Quelque nouveau chagrin?...

THÉRÈSE, de même.

Non, toujours le même.

BAPTISTE.

Ah! c'est juste! ce que vous avez entendu derrière le pilier.

FRÉDÉRIC, avec impatience.

Allons, c'est convenu, mon garçon, tu auras ton certificat... Paméla, fais déjeuner Baptiste.

BAPTISTE, qui a fait un mouvement.

Non, merci, monsieur de Bréval.

(Thérèse se retourne et le regarde pour le décider. — Il semble se raviser, et dit à Frédéric :)

Au fait, vous avez raison... et pour me mettre en appétit, je

vais rafistoler le treillage du jardin qui tombe un peu du côté de l'écurie.

FRÉDÉRIC, riant.

Monsieur Baptiste emprunte la devise des ducs de Lorraine : Rien pour rien.

BAPTISTE.

Je ne suis pas de Lorraine, je suis de Chatou.

PAMÉLA.

Allons, venez, beau débardeur... Voulez-vous du bourgogne ou du bordeaux ?

BAPTISTE.

Tous les deux !... Pour le coup, elle ne ressemble plus à la Toinette qui ne m'offrait jamais que de l'eau...

(Il sort avec Paméla.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, THÉRÈSE.

FRÉDÉRIC.

Je vois avec plaisir, madame, que votre indisposition n'a pas eu de suites.

THÉRÈSE.

Je vous remercie.

FRÉDÉRIC.

Thérèse, je ne vous adresserai aucun reproche... aucune question sur la journée d'hier. Je ne vous parlerai plus de ce voile qu'un hasard malheureux vous a fait perdre, ce voile qui vous était si cher, sans que vous ayez jamais voulu m'en dire la raison ; enfin, je ne vous demande pas quel impérieux désir vous entraînait à revoir, sans moi, votre village ; je vous dis seulement : une autre fois faites-moi la grâce de ne pas sortir à pied, ou, ce qui est plus désobligeant encore pour moi, dans une voiture de place ; vous savez bien que mon coupé, mes gens, sont à vos ordres, et mes amis ont lieu de s'étonner...

THÉRÈSE.

Vos amis ! Monsieur Maxime, n'est-ce pas ? celui qui vous a dit autrefois : Il faut que jeunesse se passe !...

FRÉDÉRIC.

Lui et tous les autres... On m'a souvent raillé sur la simplicité de vos goûts, et ce n'est pas vous, c'est moi qu'on accuse ! oui, madame, je suis taxé par eux de lésinerie et de manque de savoir-vivre. Par grâce ! qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir. J'ai fait porter sur votre toilette une parure nouvelle. Je vous supplie de l'accepter. Je reçois aujourd'hui, et ce n'est pas être trop exigeant, je suppose, que de compter sur vous pour accueillir gracieusement mes convives.

THÉRÈSE.

Ah ! vous voulez...

FRÉDÉRIC.

Je ne veux rien. J'ai dit que je vous suppliais... vous serez donc assez bonne pour laisser de côté, pendant quelque temps, cet air de tristesse qui vous abandonne si rarement. Seul avec vous, je puis en souffrir sans me plaindre ; mais devant témoins...

THÉRÈSE.

C'est bien, monsieur, je vous éviterai cette humiliation. Je m'enfermerai dans ma chambre, je ne veux pas troubler vos plaisirs, votre bonheur !

FRÉDÉRIC.

Heureux, moi, près d'une femme que j'aime, et qui m'accable de sa froideur, de ses dédains, de ses mépris...

THÉRÈSE.

Vous m'aimez !... Vous m'aimez, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Oui ; c'est mon châtiment sans doute, c'est l'expiation de mes torts envers toi. Je t'aime avec passion, avec délire, Thérèse. Ces fêtes que je donne, ces amis que tu me reproches, ces plaisirs que tu refuses de partager... si je les recherche, c'est pour m'étourdir, c'est pour m'efforcer de t'oublier, c'est pour qu'ils m'aident à dévorer mes chagrins, ma colère et ma honte ! Ah ! si tu le voulais, tu changerais toute mon existence ! tu ferais succéder la confiance au découragement, la joie au désespoir... dis un mot... et ces faux plaisirs, je les repousse... ces amis, je les renvoie... vivre pour toi pour toi seule, le bonheur à deux, voilà ma seule ambition ! (Il veut lui prendre la main ; elle la retire vivement et s'éloigne de lui.) Toujours, toujours la même.

THÉRÈSE.

De quoi vous plaignez-vous ? Que me parlez-vous d'amour et de bonheur ? quand je suis tombée morte dans vos bras, est-ce l'amour qui nous a réunis ? Et ce jour où le ciel m'a ordonné de vivre en m'apprenant que j'étais mère, lorsque je suis venue à vous pour vous rappeler un devoir, est-ce que je vous ai demandé, est-ce que je vous ai promis du bonheur ?

FRÉDÉRIC.

Madame !...

THÉRÈSE.

Monsieur, ces mots-là ne peuvent jamais se prononcer entre nous, et tout mon cœur se soulève quand je les entends de votre bouche.

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous êtes bien vengée, Thérèse.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, PAMÉLA.

PAMÉLA, apportant une robe de deuil.

Madame, voici la robe que vous avez commandée.

FRÉDÉRIC.

Une robe de deuil ! (Il fait signe à Paméla de sortir, et regarde avec surprise Thérèse qui pleure devant la robe noire.) Que veut dire ?...

THÉRÈSE.

Cela veut dire que mon père est mort, mort de douleur à cause de moi... Demandez-moi maintenant, monsieur, pourquoi je ne peux pas vous aimer.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, THÉRÈSE, MAXIME.

MAXIME, paraissant au fond et entouré de plusieurs domestiques.

Oui, mes amis, suspendez vos préparatifs, le dîner n'aura pas lieu.

FRÉDÉRIC, allant à lui.

Que dis-tu là ?

MAXIME, saluant Thérèse qui s'incline à peine et très-froidement.

Madame... (A Frédéric.) Hélas ! mon cher ami, apprête-toi à recevoir un coup terrible et fais appel à toute ton énergie... ton oncle, monsieur Lionel de Bréval, vient de quitter cette terre pour un monde meilleur, en te laissant toute sa fortune...

FRÉDÉRIC.

A moi !...

MAXIME.

Il avait trois autres neveux... dont pas un, par bonheur pour toi, ne portait son nom de Bréval... tu es le dernier de cette souche glorieuse... c'est à ce nom seul que tu dois les quinze cent mille francs de son héritage !

FRÉDÉRIC, souriant à moitié.

Eh bien, nous tâcherons d'y faire honneur !

MAXIME.

Au nom ou à la fortune ?

FRÉDÉRIC.

A tous les deux !

MAXIME.

D'abord, si tu veux m'en croire, nous irons le pleurer discrètement à Spa ou à Bade... mais avant tout, il faut commander une voiture de deuil et mettre tous tes gens en noir, de la tête aux pieds... avec des aiguillettes de jais ; c'est tout à fait faubourg Saint-Germain.

THÉRÈSE.

Ainsi, la mort peut être un sujet de joie... et les mêmes vêtements de deuil cachent la froide satisfaction d'un héritier et la douleur d'un orphelin.

MAXIME, riant.

Ah ! mon Dieu ! que signifient ces paroles sinistres et cette robe de même nuance ?

FRÉDÉRIC, bas à Maxime.

Maxime, son père est mort.

MAXIME.

Ah ! pardon... je regrette le ton léger que je viens de prendre et les plaisanteries que je me suis permises.

(Thérèse va prendre sa robe et se dispose à entrer dans la chambre.

MAXIME, bas à Frédéric, le tirant un peu à l'écart.

Ah çà ! y songes-tu ?... elle va prendre le deuil en même temps que toi... ce serait s'afficher, se poser comme de la famille ; c'est impossible !...

THÉRÈSE.

Que dites-vous donc là, messieurs ?

MAXIME.

Rien. Je cherche à faire comprendre à Frédéric qu'il est des sacrifices bien pénibles, sans doute, mais que les convenances...

(Il montre la robe de deuil.)

FRÉDÉRIC, bas.

Tais-toi!

THÉRÈSE, à Frédéric.

Et vous, monsieur, que répondiez-vous ?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Croyez, Thérèse, que votre douleur m'est sacrée, et que je suis désolé...

THÉRÈSE.

Assez, monsieur... j'ai pitié de vous. (Elle sonne.)

MAXIME, à part.

Elle a compris, tant mieux. (Il s'assied.)

THÉRÈSE, à Frédéric.

Faites couvrir de noir vos voitures et votre livrée... moi, c'est différent!... Je vous compromettrais en ayant l'air de porter le même deuil que vous! Aussi, pourquoi mon père se permet-il de mourir le jour où vous heritez d'un million!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, PAMÉLA.

PAMÉLA, entrant.

Madame a sonné?

THÉRÈSE.

Emportez cette robe, je ne la mettrai pas.

PAMÉLA, à part.

Une querelle!... Il ne fait pas souvent beau temps dans cette maison.

(Elle va pour sortir. Thérèse fait un mouvement rapide vers elle, arrache un ruban noir à la robe, et le cache dans son sein. Paméla sort. Thérèse va rentrer dans sa chambre.)

FRÉDÉRIC, faisant un pas pour la retenir.

Thérèse...

THÉRÈSE.

Restez, monsieur, restez avec votre ami, votre maître... Continuez de prendre ses leçons et de les mettre à profit... A vingt-quatre ans, avoir perdu une femme, avoir tué un vieillard! il doit être content de vous... Ne faut-il pas que jeunesse se passe!...

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE X.

MAXIME, FRÉDÉRIC.

MAXIME.

Eh bien, cher ami, elle ne change pas!... Après dix-huit mois nous jouons encore la tragédie; ce n'est pas gai.

FRÉDÉRIC.

Avoir sans cesse sous les yeux une femme dont les paroles, les pleurs, le regard, sont un reproche et une malédiction. Avec elle ma vie est un enfer!...

MAXIME.

Un enfer que tu peux fuir, et je t'y aiderai, moi.

FRÉDÉRIC.

Oh! je ne suis pas en humeur d'écouter tes railleries.

MAXIME.

Je suis très-sérieux, contre mon habitude. Je n'ai pas voulu tout te dire devant Thérèse... l'héritage de l'oncle est grevé d'une petite servitude.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc?

MAXIME.

Ce brave homme, voulant sans doute faire pénitence de ses péchés de jeunesse, impose à son legataire universel l'obligation d'épouser une sienne petite-nièce à laquelle, en cas de refus, reviendra toute sa fortune.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, qu'elle la garde.

MAXIME.

Es-tu fou?... quinze cent mille francs!

FRÉDÉRIC.

Qu'importe! malgré l'aversion de Thérèse, mon cœur est à elle, toujours à elle. Il s'obstine à prendre sa defense, et, je le sens, il me sera impossible d'aimer une autre femme.

MAXIME.

Comme il lui est impossible, à elle, de ne pas te haïr. Elle l'a juré, et pour cela je te reponds qu'elle ne sera pas parjure... Oh! je connais ces dames!... Par un esprit de contradiction propre à leur charmante espèce, elles apportent dans leurs antipathies ce qu'on leur demande dans leurs amours... Les plus éprises ne vous aiment souvent qu'un seul jour; mais une fois qu'elles vous détestent, c'est avec une persévérance, une fidélité à toute épreuve!... D'ordinaire, elles cachent leur mépris sous une couche de cajoleries plus ou moins frelatées; mais la belle Thérèse ne se donne pas même la peine de feindre!... Elle t'exècre à ciel ouvert, à la face du monde entier, à la barbe de tes amis, de tes gens, qui se moquent à l'envi de ta magnanime constance.

FRÉDÉRIC.

Qu'as-tu dit? moi, je leur servirais de risée!...

MAXIME.

Pardieu! ton malencontreux ménage donne la comédie à tout le monde... Et c'est pour un pareil bonheur que tu sacrifierais ton heritage!

FRÉDÉRIC.

Mais quand j'aurais enfin pour elle toute la haine que je lui inspire, il y a entre nous un lien que je ne puis briser... cet enfant...

MAXIME.

Il n'est pas à plaindre!... il tette joyeusement aux environs de Nantes, chez une de tes fermières... et puis te conseillé-je de l'abandonner, moi? Assure loyalement, généreusement son avenir et celui de sa mère... c'est ton devoir!... tu le rempliras en galant homme, mais tu le rempliras en te séparant d'elle, en lui disant adieu pour toujours. Son fils, elle pourra le reprendre, lui donner ses soins et lui consacrer sa vie. Et toi, tu briseras enfin une chaîne aussi lourde pour elle que pour toi. (Mouvement de Frédéric.) Elle rentre; je crois qu'en ce moment tu feras bien d'éviter sa présence.

(Ils rentrent à gauche, premier plan.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, THÉRÈSE, puis PAMÉLA.

THÉRÈSE, rentrant vivement à droite et dans la plus grande agitation.

Qu'ai-je vu? C'est elle!...oh! c'est bien elle!... c'est ma sœur?... Elle m'a reconnue, elle vient ici, et comme hier, je voudrais fuir, je voudrais me cacher devant elle.

PAMÉLA, entrant au fond avec une robe du matin fort élégante, un châle et un chapeau.

Si madame veut s'habiller...

THÉRÈSE.

Ah! je me souviens.

PAMÉLA.

Qu'a-t-elle donc... comme elle me regarde!

THÉRÈSE.

Ce qu'elle disait à Baptiste, servante, elle me croit servante.

PAMÉLA.

J'attends les ordres de madame.

THÉRÈSE, va vivement à elle.

Vite, Paméla! votre tablier...

PAMÉLA.

Mon tablier! qu'est-ce qu'elle veut en faire?

THÉRÈSE.

Posez cela, dépêchez-vous.

(Elle a détaché le tablier de Paméla et le met vivement.)

PAMÉLA.

Mais je ne puis comprendre...

THÉRÈSE, allant prendre le déshabillé qu'elle lui apportait.

Passez cette robe.

PAMÉLA.

Moi!

THÉRÈSE.

Hâtez-vous.

PAMÉLA, se laissant machinalement passer la douillette par Thérèse.

Mais enfin...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, JEAN, puis LOUISETTE.

JEAN, introduisant Louisette.

Entrez, mademoiselle, entrez!...

THÉRÈSE.

La voilà. (Elle pousse Paméla dans un fauteuil, se place derrière, ramasse sa

coiffure et la pose sur la tête de Paméla, en lui disant très-haut :) J'espère que madame sera contente de sa coiffure?

PAMÉLA.

Madame...

THÉRÈSE.

Taisez-vous!... (Très-haut.) Si madame désirait, je lui ferais ses bandeaux un peu plus en avant... je suis si contente quand je puis plaire à madame.

PAMÉLA.

Je crois qu'elle devient folle.

SCENE XIII.

THÉRÈSE, PAMÉLA, LOUISETTE.

LOUISETTE, qui s'est tenue un instant au fond en reconnaissant la voix de Thérèse.

Pardon, madame, je suis bien hardie, mais j'ai tant envie d'embrasser ma sœur!...

THÉRÈSE, se retournant vers elle et se jetant dans ses bras.

Louisette!...

LOUISETTE.

Ma bonne Thérèse!...

PAMÉLA.

Sa sœur!

THÉRÈSE, vivement.

Vous savez, madame, c'est Louisette, ma sœur cadette, que j'aime tant et dont je vous ai parlé si souvent!

PAMÉLA.

Ah! oui... en effet... je me rappelle. (A part.) Je comprends!

LOUISETTE.

Vous permettez, n'est-ce pas, madame?

THÉRÈSE.

Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues!...

PAMÉLA.

Mais, certainement, mes enfants, ne vous gênez pas!... embrassez-vous tout à votre aise, embrassez-vous.

LOUISETTE, à mi-voix à Thérèse.

Au moins tu as une bonne maîtresse!...

THÉRÈSE.

En effet, madame est très-bonne.

PAMÉLA.

Je vois avec plaisir que vous me rendez justice!...

LOUISETTE.

J'espère, madame, que de votre côté, vous n'avez pas à vous plaindre de ma sœur?

PAMÉLA.

Mais, non... au contraire... c'est gentil, c'est sage, c'est honnête, ça ne répond pas.

THÉRÈSE.

Madame est trop indulgente.

PAMÉLA.

Oh! vous avez bien quelques petits défauts... qui n'en a pas?... Mais quand une domestique est fidèle, il ne faut pas se montrer trop exigeante...

THÉRÈSE, avec intention.

Aussi, madame m'a-t-elle promis, aujourd'hui même, de m'augmenter mes gages.

PAMÉLA.

Quel bonheur!

THÉRÈSE.

Taisez-vous donc! Mais madame avait, je crois, l'intention de sortir!...

PAMÉLA.

Oui... en effet... j'avais l'intention... (A part.) Je crois que ma domestique m'envoie promener.

THÉRÈSE.

Voici le châle de madame.

(Elle met à Paméla le chapeau et le châle que celle-ci avait apportés.)

PAMÉLA.

Vous savez que je vous mets (se reprenant), que vous me mettez toujours mon cachemire de travers... tâchez de placer la pointe bien au milieu.

THÉRÈSE.

Oui, madame... Votre chapeau...

PAMÉLA, se regardant dans la glace.

Oh! mais ça ne me va pas plus mal qu'à une autre!...

THÉRÈSE.

Madame ne veut pas sortir à pied?

PAMÉLA.

Mais, dame... qu'en pensez-vous?

LOUISETTE.

Quand on a une voiture, c'est pour s'en servir!

PAMÉLA.

Au fait, vous avez raison!

THÉRÈSE, allant au fond.

Jean, la voiture!

PAMÉLA.

Maintenant, mes enfants, causez tout à votre aise... n'ayez pas peur, je vous laisserai le temps...

(Elle va pour sortir.)

THÉRÈSE.

Madame oublie sa bourse...

PAMÉLA.

Ma bourse? tiens, c'est vrai... qu'est-ce que j'ai donc?... J'oubliais votre... ma bourse.

THÉRÈSE.

Quand on se promène... il peut vous venir une fantaisie qu'on est bien aise de satisfaire...

PAMÉLA, bas.

Comment donc! beaucoup de fantaisies.

(Thérèse lui donne la bourse qui est placée sur la toilette.)

PAMÉLA.

Merci, mon enfant, merci! (Bas en s'en allant.) En vérité, cette fille-là pense à tout, c'est un vrai trésor.

(Elle sort en se pavanant avec le châle et le chapeau.)

SCÈNE XIV.

LOUISETTE, THÉRÈSE.

LOUISETTE.

Ma sœur, ma bonne sœur, que je te regarde! que je t'embrasse encore!

THÉRÈSE.

Chère Louisette!...

LOUISETTE.

Mais, mon Dieu! qui a pu te décider à nous quitter ainsi et pour devenir... c'était de la folie, Thérèse.

THÉRÈSE.

Oui, de la folie. Mais, Louisette, tu ne me dis rien de celui que nous avons perdu!...

LOUISETTE.

De mon père!... Ah! tu sais...

THÉRÈSE.

Depuis hier... tiens, regarde. (Elle tire de son sein le ruban noir.) Il ne m'est pas permis, à moi, de porter autrement son deuil.

LOUISETTE.

Ah! je comprends... tes maîtres...

THÉRÈSE, amèrement.

C'est cela!... mes maîtres... mais lui!... mon pauvre père! il est mort en me maudissant peut-être!...

LOUISETTE.

Oh! non... nous étions là à pleurer, au pied de son lit!... Étienne et moi.

THÉRÈSE.

Étienne.

LOUISETTE.

Il a pris nos mains, il nous a bénis, et puis ses yeux cherchaient autour de lui... j'ai compris sa pensée, et je lui ai dit : C'est égal, mon père, quoiqu'elle ne soit pas là, bénissez-la toujours!... comme je l'ai bénie en votre nom le jour de son départ.

THÉRÈSE, sautant au cou de Louisette.

Oh! merci, merci, Louisette!

SCÈNE XV.

THÉRÈSE, LOUISETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, au domestique.

J'entrerai, j'entrerai, vous dis-je! et je m'annoncerai moi-même.

LES DEUX FEMMES.

Ah!... Étienne!

(Il entre par le fond, malgré les efforts de Jean pour le retenir.)

ÉTIENNE, regardant Louisette.

Elle était là... je le savais bien!

THÉRÈSE

Lui!... lui, ici!...

LOUISETTE.

Venez, venez, Étienne, la voilà retrouvée. (Étienne reste au fond les yeux fixés sur Thérèse et sans faire aucun mouvement.) Mais, comme vous la regardez!... Approchez-vous, c'est votre sœur!... embrassez-la. (Thérèse est glacée par le regard d'Étienne. Il s'approche en silence, et après avoir jeté un coup d'œil sur l'appartement, il dénoue les cordons du tablier de Thérèse qui courbe la tête. Stupéfaction de Louisette.)

LOUISETTE, à Étienne.

Que faites-vous?

ÉTIENNE, à Thérèse.

A quoi bon, madame, vous déguiser en servante? Les robes de soie, les cachemires vous vont si bien!

LOUISETTE.

Qu'entends-je?

THÉRÈSE.

Ah! monsieur! devant Louisette!...

ÉTIENNE.

Oui, devant elle... Depuis longtemps je soupçonnais la vérité, et par respect pour cette enfant, je gardais le silence; mais aujourd'hui que je la trouve chez vous, je dois lui dire ce que vous êtes... la maîtresse de celui à qui appartiennent ce somptueux hôtel et toutes les richesses qui nous entourent...

LOUISETTE.

Sa maîtresse... ma sœur!...

ÉTIENNE.

Ah! vous avez bien fait, madame... je n'aurais jamais pu, moi, vous donner ce luxe et cette opulence... je n'avais à vous offrir qu'un nom honorable, une affection sincère... vous n'avez pas dû hésiter!...

LOUISETTE.

Thérèse, tu ne dis rien pour te défendre, et cependant mon cœur me dit que c'est impossible.

ÉTIENNE.

Et moi aussi, je me suis efforcé de douter!... Tant que j'ai pu me faire illusion à moi-même et conserver une ombre d'espérance, j'ai été sourd à la voix de ma raison pour n'écouter, comme toi, que celle de mon cœur, jusqu'au moment où je vous ai revue, madame, où votre amant lui-même est venu se dénoncer à moi, en réclamant ce voile que je venais de ramasser à mes pieds.

LOUISETTE.

O ciel!

THÉRÈSE.

Mon voile!...

ÉTIENNE.

Non pas, vous vous trompez, il n'est pas à vous; je l'avais donné à Thérèse, à la fille d'un honnête fermier, l'orgueil de son père... Cette Thérèse, je te l'ai dit, ma pauvre Louisette, il faut la pleurer! elle n'est plus... Car tu dois le comprendre, ce n'est pas elle que nous aurions vue ainsi les yeux baissés devant nous, dans ce riche salon, elle à qui j'aurais dit tout ce que je viens de dire à madame, et qui n'aurait pas trouvé un mot à me répondre.

LOUISETTE.

Est-ce donc vrai?... Pas un mot!...

ÉTIENNE.

Viens donc! Ce n'est pas que je craigne rien pour toi... Tu as trop d'honnêteté dans l'âme pour que de pareils exemples t'inspirent autre chose que de la compassion... Mais ta place n'est pas ici!...

LOUISETTE, allant vivement prendre la main de Thérèse et l'interrogeant du regard.

Thérèse...

THÉRÈSE, avec effort.

Il a raison, ta place n'est pas ici!

LOUISETTE.

Eh bien... eh bien, non!... quand tu serais coupable, ce que je ne veux pas croire encore, je ne consentirais pas à me séparer de toi... Je te parlerai de notre enfance, de notre mère; je t'emmènerai loin de Paris, et je t'aimerai tant, que, j'en suis bien sûre, avec moi tu ne regretteras rien.

THÉRÈSE.

Louisette! Ah! tout mon courage m'abandonne! Je ne peux plus, je ne veux plus te résister!... Non, qu'il me méprise, qu'il me maudisse, lui!... Mais toi qui ne m'as pas repoussée, qui m'as tendu les bras, je m'attache à toi; j'ai trop souffert de ne plus te voir... Ne me quitte pas! ne me quitte pas!

LOUISETTE.

Jamais! jamais! ma sœur!

(Baptiste entre en scène et écoute.)

ÉTIENNE, sans le voir.

Louisette, au moment de mourir, votre père m'a dit : « Je n'ai plus qu'une fille, je te charge de veiller sur elle!... » Eh bien, c'est au nom de votre père que je vous adjure de me suivre.

THÉRÈSE.

Au nom de mon père!

(Louisette par un mouvement involontaire et comme dominée par la voix d'Étienne, se détache de Thérèse. Baptiste a descendu la scène et vient prendre la main de Louisette.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh bien, moi, au nom du père Morin, qu'était un homme droit et juste, je vous dis : Mamzelle Louisette, aimez votre sœur et estimez-la, car elle le mérite.

THÉRÈSE et LOUISETTE, ensemble.

Mon ami!

ÉTIENNE.

Mais à quoi bon?...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, elle le mérite... Tenez, mon lieutenant, je ne sois qu'un pauvre diable, qui n'a pas le quart de votre esprit ni de votre raison... Comment se fait-il donc que vous soyez aveugle quand je vois clair... Comment se fait-il?... Ah! pardon, je dis une bêtise!... Comment ça se fait-il, c'est tout simple, je sais tout... et vous ne savez rien.

THÉRÈSE.

Baptiste, mon ami.

ÉTIENNE.

Que veux-tu dire?

BAPTISTE.

Ah! dame! tant pis! je manque à ma parole, mais c'est pour votre bonheur! et le bon Dieu me le pardonnera. (A Étienne.) Vous ne l'avez pas vue, c'te femme, c'te martyre, à qui vous jetez la pierre à cause du crime d'un autre, vous ne l'avez pas vue sans pain et sans asile, prête à mourir de faim et de froid plutôt que de se déshonorer!... Vous ne l'avez pas vue?...

THÉRÈSE.

Si fait! il m'a vue, au contraire.

ÉTIENNE.

Moi!

THÉRÈSE.

Et comme vous, Baptiste, il a eu ce jour-là de la pitié dans l'âme... Oh! sans doute, s'il avait reconnu celle qui pleurait en lui demandant l'aumône, il se serait éloigné d'elle comme tous les autres; mais il n'a rien vu que mes larmes et mon désespoir! il m'a tendu la main!...

ÉTIENNE.

Est-ce possible, grand Dieu! c'était vous, Thérèse!

THÉRÈSE.

Moi qui vous implorais, non pas pour moi, monsieur, et plus tard, si j'ai été m'adresser à l'homme que je hais et que je méprise, à celui qui, par un odieux attentat, avait brisé toute ma vie... si je me suis condamnée à subir cette existence misérable que vous refusez de me pardonner... ah! ce n'était pas pour moi... j'étais mère.

ÉTIENNE, à Louisette.

Mère!...

BAPTISTE.

Voilà, mon lieutenant, vous me direz peut-être avec votre air farouche, que vous vous en repentez aujourd'hui.

ÉTIENNE, allant à Thérèse et lui prenant la main en fondant en larmes.

Thérèse! ma pauvre sœur!...

BAPTISTE.

Allons donc!

ÉTIENNE.

Pardon! cent fois pardon, de mon injustice et de ma cruauté!.. Thérèse, rendez-moi, à votre tour, ce nom de frère que vous m'avez donné pendant si longtemps... J'en serai digne encore! Je méconnaissais, j'oubliais les droits et les devoirs qui m'ont été légués par votre père; je ne respire plus que pour vous protéger et vous défendre.

BAPTISTE.

La! j'en étais sûr... J'ai bien fait tout de même de ne pas tenir ma promesse!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, JEAN

JEAN, entrant par la gauche et remettant à Thérèse une lettre sous enveloppe. Pour madame, de la part de monsieur.

THÉRÈSE.

De la part! (A Étienne.) Lisez!... lisez, mon frère.

ÉTIENNE, après avoir parcouru la lettre.

Une lettre d'adieux : vous ne devez plus le revoir; mais en s'éloignant de vous pour toujours, il répare ses torts... Une donation pour vous et pour votre enfant.

THÉRÈSE.

Ah! j'espérais encore qu'il lui donnerait son nom.

LOUISETTE.

Eh bien, on s'en passera de son nom.

BAPTISTE.

Qu'il la garde pour lui, son nom.

ÉTIENNE, à lui-même.

De l'argent! c'est là ce qu'il appelle réparer ses torts. (Allant vivement au domestique et lui parlant à demi-voix) Où est ton maître?

JEAN.

Il est sorti.

ÉTIENNE.

Où a-t-il été?

JEAN.

Je ne sais pas.

ÉTIENNE.

Tu mens.

JEAN.

Je vous assure...

ÉTIENNE.

Tu mens; je veux le voir!...

JEAN.

C'est impossible!

ÉTIENNE.

Je le veux : c'est par là que tu es venu, c'est par là que tu vas me conduire.

JEAN.

Mais, monsieur...

ÉTIENNE.

Allons, marche, marche donc, je te l'ordonne. (Aux deux jeunes filles.) Mes sœurs, attendez-moi.

(Il sort à gauche en faisant marcher Jean devant lui.)

SCENE XVIII.

LOUISETTE, THÉRÈSE, BAPTISTE.

LOUISETTE.

Allons! relève la tête, ma sœur! c'est la liberté, c'est le bonheur qui t'arrive.

BAPTISTE.

Oui, le bonheur! elle ne l'a pas volé.

THÉRÈSE.

Le bonheur!... la liberté... oui, c'est Dieu qui le veut! Dieu, qui vous a ramenés à moi! qui donne à mon fils deux bons amis quand il lui retire un mauvais père!...

BAPTISTE.

Trois bons amis; est-ce que je n'en suis pas, moi?

LOUISETTE.

Pauvre enfant! comme je vais l'aimer!

BAPTISTE.

Et moi donc!

LOUISETTE.

Tu ne me le fais pas voir?

THÉRÈSE.

Aujourd'hui, j'attends de ses nouvelles.

LOUISETTE.

Ah!

THÉRÈSE.

La sœur de sa nourrice doit venir à Paris.

LOUISETTE.

Alors, envoie bien vite.

THÉRÈSE.

Mon ami, voulez-vous me rendre un service?

BAPTISTE.

Un service, on y va!

(Il se met à sortir en courant.)

THÉRÈSE.

Où allez-vous donc?

BAPTISTE.

C'est juste! vous ne m'avez pas encore dit.

THÉRÈSE.

Rue du Bouloy.

BAPTISTE.

Connu!... une rue où l'on trouve encore des diligences!

THÉRÈSE.

C'est cela. Eh bien, partez vite, prenez une voiture; vous demanderez si la diligence de Nantes est arrivée.

BAPTISTE.

La diligence de Nantes? Bon!

THÉRÈSE.

Si l'on vous dit que non, vous attendrez.

BAPTISTE.

Et si on me dit que oui?

THÉRÈSE.

Vous chercherez une paysanne d'une trentaine d'années en costume breton.

BAPTISTE.

Oui, une culotte avec une ceinture et une petite veste; je connais ça.

LOUISETTE.

Mais non, nigaud, puisque c'est une femme.

BAPTISTE.

Ah! c'est différent! pas de culotte.

THÉRÈSE.

Vous lui demanderez si on l'appelle madame Pornic.

BAPTISTE.

Bien! bien! bien!

THÉRÈSE.

Si elle vous dit oui, amenez-la...

LOUISETTE, à Baptiste.

Sur-le-champ. C'est une brave femme, la sœur de la nourrice, qui lui apporte des nouvelles.

BAPTISTE.

De petit bonhomme! Soyez tranquille, elle sera bientôt ici. Fouette cocher, et au grand galop.

(Il sort en courant de toutes ses forces.)

THÉRÈSE.

Et toi, ma sœur, là, dans ma chambre, va tout préparer pour notre départ.

LOUISETTE.

J'y vais; mais, toi... Thérèse?

THÉRÈSE.

Moi, je cherche ici une broderie... un petit bonnet que je viens de terminer pour lui, mon pauvre Georges! il s'appelle Georges! Va, va, bien vite, ma sœur, je t'attends!

LOUISETTE.

Je reviens. (Elle rentre à droite.)

SCENE XIX.

THÉRÈSE, seule.

Mon enfant! je pourrai donc enfin le revoir, car en quittant cette maison, j'ai le droit de le reprendre, lui!... Cette broderie... où est-elle donc? (Après un instant elle la trouve sur une commode.) Ah! enfin, la voilà! Georges, je vais te la porter, libre, loin de cette maison où j'ai tant souffert! libre, auprès de ma sœur et de toi, mon enfant! Oh! comme je vais, avec toi, réparer le temps perdu! comme je te ferai voir ce que c'est que la tendresse d'une mère! Penser que je l'aurai là sans cesse, que je le regarderai, que je l'embrasserai tout à mon aise! Cher petit bonnet! je ne pensais pas en te brodant, que moi-même je pourrais te mettre sur sa tête!...Quand je couvrais de baisers chacune de tes fleurs, qui m'eût dit que je pourrais sitôt embrasser ses petites joues roses! Oh! Louisette l'a bien dit : C'est le bonheur qui m'arrive.

(Baptiste reparaît au fond du théâtre, très-pâle; il s'arrête avec douleur en regardant Thérèse.)

SCÈNE XX.

THÉRÈSE, BAPTISTE.

THÉRÈSE.

Ah! c'est vous, Baptiste; vous êtes seul?

BAPTISTE.

Oui, seul.

THÉRÈSE.

Cette femme n'est pas arrivée?

BAPTISTE.

Elle est arrivée.

THÉRÈSE.

Vous ne l'avez pas vue?

BAPTISTE.

Je l'ai vue!

THÉRÈSE.

Pourquoi n'est-elle pas venue?

BAPTISTE.

Elle n'a pas osé...

THÉRÈSE.

Pas osé!...

BAPTISTE.

Elle pleurait!

THÉRÈSE.

Elle pleurait!... Ah! parlez, parlez donc! vous me faites peur! (Baptiste tire de sa poche une petite boîte puis un papier, et les présente tour à tour à Thérèse qui l'ouvre en le regardant avec effroi.) Des cheveux!... et ce papier! (Elle le parcourt d'un air égaré.) Ah! mort!... mort!... mon enfant!

BAPTISTE.

Thérèse!... Pauvre Thérèse!...

(Elle retombe anéantie sur la causeuse.)

THÉRÈSE.

Mort!

BAPTISTE.

Ne vous laissez pas aller au désespoir!

THÉRÈSE.

Est-ce que je pleure?... est-ce que je me plains?

BAPTISTE.

Non, et voilà justement ce qui me fait peur!

THÉRÈSE.

Baptiste, laissez-moi.

BAPTISTE.

Ma bonne payse!

THÉRÈSE, lui serrant la main.

Ça me fait mal de vous voir et de vous entendre!... Je veux être seule... laissez-moi.

BAPTISTE.

Dans l'état où je vous vois.

THÉRÈSE.

Je le veux... Je vous en prie!

BAPTISTE.

Allons, je vous obéis!... Après tout, je le comprends... les amis, c'est inutile dans des moments pareils. (A lui-même, en regardant du côté de la chambre à droite.) Et puis, mamzelle Louisette est par là. (Nouveau geste suppliant de Thérèse.) Adieu et courage!

SCENE XXI.

THÉRÈSE, seule.

Du courage!... C'est le ciel que ça regarde!... Il m'a pris mon enfant... qu'il m'en donne, s'il le veut, du courage!... s'il ne m'en donne pas, je mourrai, voilà tout!... Pour ce qui m'attend sur la terre!... Pourquoi me l'avoir donné, puisque vous vouliez me le reprendre? Il fallait nous enlever tous les deux!... Mais non, je n'avais pas assez souffert!... Pardon, pardon, mon Dieu! je blasphème!... mais je n'avais que lui, et il m'avait coûté si cher!... Pauvre petit! il parlait déjà!... il connaissait sa nourrice, et moi, sa mère, je n'aurai jamais entendu le son de sa voix! je n'aurai pas vu son sourire! je n'aurai jamais senti ses petits bras autour de mon cou!... Oh! tu n'as que ce que tu mérites, mauvaise mère!... Pourquoi as-tu obéi? pourquoi l'as-tu laissé emporter? Pourquoi n'es-tu pas allé le rejoindre?... Tu as voulu le faire riche, lui donner un nom, lui préparer un avenir!... Une mère n'a qu'un devoir, c'est de nourrir, c'est de garder son enfant!... Près de moi il ne serait pas mort. (Regardant l'extrait mortuaire.) Douze septembre, à midi... Il y a trois jours!... C'était mardi!... J'étais plus gaie qu'à l'ordinaire... j'ai chanté!... (Riant.) Ah! ah! ah! et l'on dit qu'il y a des pressentiments!... Oui, je venais de finir son petit bonnet! (Prenant le bonnet et le regardant.) Je lui disais: toi, tu es bien heureux, tu toucheras ses cheveux!... ses cheveux! (Elle prend la mèche de cheveux.) Les voilà!... (Moment de silence. Avec égarement.) Et lui, dans la terre! (L'égarement augmente.) Mais non! ça n'est pas vrai!... Qui a dit que mon enfant était mort?... qui a pu me faire cet affreux mensonge?... Non, je rêvais! j'étais folle!... (Avec un regard et un grand éclat de joie.) Le voilà! je le vois! on me l'amène!... il me sourit!... il m'appelle!... il me tend ses petits bras!... (Elle lui envoie des baisers.) Attends, attends! je vais à toi!... Oh! mon Dieu!... on l'éloigne!... on me l'emporte encore!... Non, je ne veux pas!... je ne veux pas!...

(Elle sort par le fond; la porte de gauche s'ouvre, on voit paraître Frédéric, puis Étienne.)

SCENE XXII.

FRÉDÉRIC, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, à Frédéric, qui vient d'entrer devant lui et faisant un mouvement d'impatience et de colère.

Oh! vous ne m'échapperez pas!... il faut m'entendre!...

FRÉDÉRIC.

Mais je suis ici chez moi, monsieur!

ÉTIENNE.

Chez vous ou ailleurs, vous m'entendrez... Si vous êtes un honnête homme, monsieur, vous devez un nom à votre fils... vous devez une réparation à sa mère.

FRÉDÉRIC.

A cela, je n'ai qu'un mot à répondre : je me marie dans un mois avec mademoiselle de Cérigny, ma cousine, et quand vous m'avez abordé tout à l'heure, j'étais avec mon notaire, avec lequel nous avons réglé toutes les conditions du contrat.

ÉTIENNE.

Et moi, je n'ai qu'un mot à ajouter : si vous accomplissez ce projet, vous commettrez une action indigne d'un homme d'honneur!...

FRÉDÉRIC.

Monsieur, une conversation engagée sur un pareil ton ne peut finir que...

ÉTIENNE.

Par un duel, n'est-ce pas?... J'aurais dû vous le proposer, moi, lors de notre première rencontre. Si je l'avais fait, bien des malheurs ne seraient pas arrivés; aujourd'hui il est trop tard!... D'ailleurs j'ai à remplir un devoir que vous m'imposez vous-même.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire?

ÉTIENNE.

Ne faut-il pas que j'élève votre fils!

FRÉDÉRIC.

Vous?

Oh! soyez tranquille! j'en ferai un homme de cœur... Surtout, je ne lui parlerai jamais de son père, et quand, le tenant par la main, je vous rencontrerai, je ne lui dirai pas qui vous êtes, je ne lui apprendrai pas à vous maudire, vous qui l'avez abandonné.

FRÉDÉRIC.

Vous vous trompez, monsieur, j'ai songé à son avenir, et cet acte...

(Il prend sur la table l'acte de décès qu'il prend pour la donation.)

ÉTIENNE, avec mépris.

Ah! oui... je sais!... de l'argent!...

FRÉDÉRIC, qui a jeté les yeux sur le papier.

Qu'est-ce que cela?... Acte de décès! (Poussant un cri.) Ah!

ÉTIENNE.

Qu'avez-vous?

FRÉDÉRIC.

Mort! mon fils est mort!

ÉTIENNE.

Grand Dieu!

SCENE XXIII.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE, entrant vivement en scène et poussant un cri terrible.

Ah!... du secours!... ma sœur... là... je l'ai vue... s'élancer sur le pont, et puis... mon Dieu! mon Dieu!... du secours!...

(Elle entraîne les deux hommes dans le fond du théâtre.)

ÉTIENNE ET FRÉDÉRIC.

Ah! nous la sauverons! nous la sauverons!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, BAPTISTE, THÉRÈSE.

BAPTISTE, paraissant, portant dans ses bras Thérèse évanouie.

La voilà!

FRÉDÉRIC ET ÉTIENNE, ensemble.

Thérèse!

LOUISETTE.

Ma sœur!...

On la dépose toujours évanouie sur le devant de la scène et chacun des personnages s'empresse autour d'elle pour la secourir.)

ACTE SIXIÈME.

Premier Tableau.

Une petite chambre d'hôtel garni, modestement meublée; deux portes latérales, une au fond, un grand fauteuil, une petite table, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, PAMÉLA.

(Baptiste souffle un réchaud sur lequel est une cafetière, Paméla épluche de la violette.)

BAPTISTE.

Ça frémit; mademoiselle Paméla, passez-moi la mauve.

PAMÉLA.

Voilà, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Et la violette. (Tournant la tête et voyant que Paméla le regarde attentivement.) A quoi pensez-vous donc en me regardant comme ça, mamzelle Paméla?

PAMÉLA.

Je pense que vous êtes un brave homme, monsieur Baptiste, et que c'est beau, très-beau, ce que vous avez fait là.

BAPTISTE.

Bah! après un mois, vous y pensez encore?

PAMÉLA.

Oui, monsieur Baptiste, j'y pense, et bien souvent...

BAPTISTE.

Il y a bien de quoi, vraiment... une pauvre femme... qui se jette à l'eau... un homme qui pique une tête et qui la rapporte. C'est tout naturel.

PAMÉLA.

Mais vous auriez pu y rester?

BAPTISTE.

Je ne dis pas... d'autant plus que jusqu'ici, j'avais pêché pas mal d'ablettes, mais jamais de femme.

PAMÉLA.

Et vous n'avez pas eu peur?

BAPTISTE.

Si, un instant je me suis dit : Ah çà! mon bonhomme, si tu ne la retires pas, qu'est-ce qui va te retirer, toi?... Mais quand j'ai vu pour la seconde fois ses cheveux noirs flottants qui s'enfonçaient dans l'eau, j'ai plus pensé à rien du tout, et je me suis trouvé au fond, sans savoir comment j'y étais arrivé... et une minute après sur la berge sans me douter comment j'y étais revenu.

PAMÉLA.

Et vous ne saviez pas que c'était elle?

BAPTISTE.

C'est bien heureux... Pauvre mademoiselle Thérèse, si je l'avais reconnue, ça m'aurait cassé bras et jambes, et je ne serais jamais arrivé assez tôt, tant j'aurais eu peur d'arriver trop tard...

PAMÉLA, se levant et allant écouter à la porte de gauche.

Il me semble que j'ai entendu quelque chose... non, elle repose encore... d'ailleurs, sa sœur est auprès d'elle. (En se retournant elle voit que Baptiste est en extase devant elle.) Eh bien! à votre tour, à quoi pensez-vous donc en me regardant ainsi?

BAPTISTE.

Je pense que je vous aime mieux comme ça, mademoiselle Paméla, que le jour où je vous ai vue revenir du bois de Boulogne en chapeau à plumes et en cachemire.

PAMÉLA.

Ne me rappelez pas ça, monsieur Baptiste... c'est comme un rêve à présent. J'avais vu pendant ma promenade un prince russe et un vieux baron allemand caracoler autour de mon équipage... j'avoue que ça m'avait un peu tourné la tête. Le vieux baron voulait absolument m'emmener sur les bords du Rhin, et faire de moi une Bargrave.

BAPTISTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PAMÉLA.

Je ne sais pas. Le prince russe parlait de déposer à mes pieds quinze cents serfs.

BAPTISTE.

En voilà des bêtes à cornes.

PAMÉLA.

Mais non, dans ce pays-là, les serfs sont des hommes.

BAPTISTE.

Et les femmes?

PAMÉLA.

Tiens! les femmes sont des biches probablement.

BAPTISTE.

Mais elles sont toutes des biches, les femmes; vous, mademoiselle Paméla, vous êtes une biche.

PAMÉLA.

Je rêvais donc à tout ça... lorsqu'en rentrant à l'hôtel je vois madame mourante... elle avait la fièvre, le délire... elle passait en revue toute sa vie... et en l'écoutant, je suis revenue de mon rêve... j'ai reconnu que les équipages coûtent trop cher... et j'ai ôté ma robe de soie. Madame Thérèse ne voulait pas rester une minute de plus dans la maison de monsieur de Bréval, vous et sa sœur l'avez amenée dans cet hôtel, et je vous ai suivi, monsieur Baptiste, pour vous aider à secourir ma pauvre maîtresse...

BAPTISTE.

Et vous ne regrettez pas les beaux messieurs du bois de Boulogne?

PAMÉLA.

Non! j'ai réfléchi à tout ça... Les galants, c'est comme de la mousseline, c'est fripé en un jour.

BAPTISTE.

Tandis qu'un mari?

PAMÉLA.

Ah dame!... un mari c'est comme de la bonne toile de cretonne, on n'en voit pas la fin.

BAPTISTE.

Vous y songez donc un petit brin, mamzelle Paméla?

PAMÉLA.

A quoi?

BAPTISTE.

Eh bien!... à la bonne toile de cretonne.

PAMÉLA.

Pourquoi pas?

BAPTISTE.

Ah! j'en connais une pièce qui serait inusable pour ce qui est de chérir et de dorloter une épouse.

PAMÉLA.

Qui sait?... je pourrai peut-être bien m'en arranger de cette pièce-là.

BAPTISTE.

Vrai?...

(Entrée d'Étienne par le fond.)

SCÈNE II.

BAPTISTE, PAMÉLA, ÉTIENNE ROBERT.

ÉTIENNE.

Eh bien, mes enfants! quoi de nouveau?

PAMÉLA.

Ah! vous voilà.

BAPTISTE.

Enfin!

PAMÉLA.

Rester toute la matinée absent...

BAPTISTE.

Vous savez bien que, quand vous n'êtes pas là, la fièvre la reprend tout de suite...

ÉTIENNE.

Il m'a été impossible de revenir plus tôt... j'arrive de Chatou...

PAMÉLA.

Ah!

BAPTISTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Tout est arrangé.

BAPTISTE.

Pour aujourd'hui?

ÉTIENNE.

Oui... Le médecin est-il venu?

BAPTISTE.

Il sort d'ici.

ÉTIENNE.

Qu'a-t-il dit?

PAMÉLA.

Toujours la même chose.

ÉTIENNE.

Toujours!... C'est l'âme qui est malade, c'est le chagrin qui la tue. Elle a trop souffert... Une nouvelle douleur l'achèverait... il n'y a que le bonheur qui puisse la sauver.

PAMÉLA.

Le bonheur!

BAPTISTE.

Mais les apothicaires n'en tiennent pas.

ÉTIENNE.*

J'espère en toi, mon Dieu!... Mon projet est près de s'accomplir... Elle sera heureuse, et nous la rendrons à la vie.

BAPTISTE.

La voici.

(Thérèse sort de la chambre à gauche appuyée sur Louisette.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE, LOUISETTE. **

LOUISETTE.

Comment te trouves-tu?

THÉRÈSE.

La tête me tourne encore un peu, mais ça va se passer.

BAPTISTE, lui avançant le fauteuil.

Tenez, mettez-vous dans ce fauteuil.

PAMÉLA.

Et posez vos pieds sur ce tabouret.

THÉRÈSE.

Merci, merci, mes amis.

LOUISETTE, bas, à Étienne.

Eh bien, monsieur de Bréval?

ÉTIENNE, bas, à Louisette.

Il va venir.

THÉRÈSE, à Paméla, qui lui apporte à boire.

Merci, je n'ai pas soif.

BAPTISTE.

Buvez toujours... j'en réponds, c'est moi qui l'ai faite.

LOUISETTE, qui s'est rapprochée de Thérèse.

Mais voyez donc comme elle est coiffée!... Qu'as-tu besoin de ce vilain bonnet?

THÉRÈSE.

Tu as raison... ça me rafraîchira la tête.

LOUISETTE.

Tourne-toi, que j'arrange un peu tes cheveux.

THÉRÈSE.

A quoi bon?

LOUISETTE.

D'abord, pour qu'ils ne tombent pas sur tes yeux, et puis pour que tu sois jolie.

THÉRÈSE.

Tu perds ton temps, ma pauvre sœur.

LOUISETTE, lui donnant une petite glace.

Ah! vraiment!... Eh bien, regarde.

THÉRÈSE, se regardant.

C'est la fièvre qui me donne des couleurs.

LOUISETTE.

Elle passera.

BAPTISTE.

Et de bonnes côtelettes vous en rendront d'autres, avec un bon verre de vin de Bordeaux.

ÉTIENNE, bas à Louisette.

Tu vas partir d'abord avec Paméla. (Baptiste et Paméla se sont rapprochés. A Baptiste.) Toi...

BAPTISTE.

Oui, je sais... c'est entendu.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites donc tout bas!

LOUISETTE.

Rien!... Que les malades sont drôles... ils croient toujours qu'on parle d'eux.

ÉTIENNE.

Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous sortez?

ÉTIENNE.

Pour un instant.

THÉRÈSE.

Heureusement que ma bonne Louisette ne me quitte jamais.

LOUISETTE.

Ça tombe bien, ce que tu dis là... justement je suis forcée de sortir, mais je te reverrai bientôt.

ÉTIENNE.

Oui, à bientôt... ma sœur!

(Il emmène Louisette, et fait signe à Baptiste et à Paméla qui les suivent tout doucement.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE.

Ne te presse pas, Louisette! je resterai avec Paméla et Baptiste... Pauvres amis, vous non plus, vous ne m'avez pas quittée depuis un mois... (Leur tendant la main.) Je vous ai donné bien de la peine, pauvres enfants... Eh bien! où êtes-vous donc? (Elle se lève et parcourt des yeux l'appartement.) Eux aussi!... sans m'avoir rien dit : c'est mal... que peuvent-ils avoir à faire?... ils avaient tous un air mystérieux... cela m'inquiète... Bah! je suis folle... ma sœur est sortie en m'embrassant. (Tendant l'oreille.) J'entends quelqu'un... c'est elle sans doute... elle avait bien dit qu'elle ne resterait pas longtemps... (Écoutant encore.) Mais, non, ce n'est pas elle. (Pendant ce temps, la porte du fond s'est ouverte doucement et l'on a vu Étienne introduire Frédéric, puis se retirer lentement par la droite. Thérèse aperçoit Frédéric, recule et retombe assise en criant :) Monsieur de Bréval!

SCÈNE V.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC.*

FRÉDÉRIC, s'agenouillant près d'elle.

Thérèse, enfin, il m'est donc permis de vous revoir!

THÉRÈSE.

Oh! je me sens défaillir.

FRÉDÉRIC.

Je vous en conjure, ne détournez pas les yeux.

THÉRÈSE.

C'est mal à vous, monsieur, vous n'êtes pas généreux... j'espérais du moins que vous me laisseriez mourir en paix.

FRÉDÉRIC.

Mourir! oh! non, vous vivrez, Thérèse; vous ne comprenez pas que si je viens ici, c'est que j'ai un grand devoir à remplir...

THÉRÈSE.

Un devoir!

FRÉDÉRIC.

Mais vous ne voyez donc pas qu'on me laisse seul avec vous...

THÉRÈSE.

Quoi?

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas assez vous dire que je viens vous demander d'être ma femme?

THÉRÈSE.

Votre femme?

FRÉDÉRIC.

Depuis quinze jours, tout est convenu avec Étienne et votre sœur... et sans cette maladie qui m'a tant effrayé...

THÉRÈSE.

Ce que vous faites là est d'un honnête homme... mais je ne puis accepter.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous?

THÉRÈSE.

Ah! j'ai bien prié pour cela autrefois... quand j'avais mon enfant.

FRÉDÉRIC.

Thérèse!...

THÉRÈSE.

A présent, que m'importe?... Pour le monde, que me font ses jugements!... pour moi-même, j'ai ma conscience.

FRÉDÉRIC.

Oh! vous me haïssez encore.

THÉRÈSE.

Non, je ne vous hais plus... j'ai eu dans le cœur une douleur si grande, que celle-là a effacé toutes les autres...

FRÉDÉRIC.

Alors, ayez pitié de mes remords... consentez...

THÉRÈSE.

Je ne puis.

FRÉDÉRIC.

Mais pourquoi?

THÉRÈSE.

Je vais vous le dire... Parce qu'avant de vous avoir vu, j'aimais, oh! j'aimais bien un brave et honnête jeune homme, mon fiancé... parce que son souvenir ne m'a pas abandonnée un seul instant, pendant que mon devoir de mère me retenait près de vous... parce qu'enfin, aujourd'hui... oh! jugez si ce sentiment était profond... au milieu de ma douleur, je sens qu'il survit encore et que ce rêve du passé se mêle dans mon cœur flétri au culte de ceux qui ne sont plus.

FRÉDÉRIC, avec force.

Oh! je suis plus coupable encore que je ne croyais, et pas un moyen de réparer tant de malheurs! Adieu, Thérèse, vous m'avez pardonné... mais moi, je ne me pardonne pas. (Il sort désespéré.)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, ÉTIENNE.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, prenez pitié de lui!

ÉTIENNE sort de la chambre de droite, il est ému, on voit qu'il a tout entendu. Il s'avance en tenant à la main le voile de dentelle.

Thérèse, voici un voile que j'ai rapporté pour ma fiancée... je viens vous l'offrir.

THÉRÈSE.

Étienne!

ÉTIENNE.

J'espère que vous l'accepterez, et que vous vous en parerez le jour de notre mariage?

THÉRÈSE.

Notre mariage! Étienne, vous n'êtes pas dans votre bon sens.

ÉTIENNE.

Si fait, Thérèse, nous avons fait tous deux un mauvais rêve... je ne m'en souviens plus. Tout ce que je veux savoir à présent, c'est que je vous aime, que vous m'aimez, et que vous êtes digne de moi.

THÉRÈSE.

Digne de vous!... oui, vous dites vrai, Étienne... mais vous ne pouvez pas oublier qu'il y a entre nous...

ÉTIENNE.

Tout ce que vous pourrez me dire ne changerait pas ma résolution. Ce que je fais est équitable, ma conscience me le dit, et la conscience, Thérèse, c'est la voix divine; quand Dieu a parlé, que m'importent les préjugés du monde! je ne vous demande pas même votre consentement... vous me l'avez donné... (Indiquant la chambre de droite) tout à l'heure... là, j'ai tout entendu et votre bouche me démentirait, en ce moment, que je ne l'écouterais pas, après avoir entendu parler votre cœur...

THÉRÈSE.

Étienne, mon Dieu, je ne sais que vous répondre... Tout ce que vous venez de me dire était si loin de ma pensée... je suis si émue, si troublée... je sens que ma tête s'égare de nouveau, et je vous demande pitié pour moi, pour ma raison!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

La voiture est en bas.

THÉRÈSE.

La voiture?

BAPTISTE, bas, à Étienne.

Eh bien! monsieur de Breval, où est-il donc?

ÉTIENNE.

Tais-toi!

THÉRÈSE.

Une voiture? Où voulez-vous m'emmener?

BAPTISTE.

Tiens! au pays donc!

THÉRÈSE.

Au pays!

BAPTISTE.

A Chatou, où mamzelle Louisette vous attend déjà avec Paméla.

THÉRÈSE.

Elle m'attend?

BAPTISTE, bas, à Étienne.

Ah çà! mais elle ne sait donc pas encore?

ÉTIENNE.

Silence!

BAPTISTE.

Enfin, c'est égal... je vais toujours prendre la malle que mamzelle Louisette a préparée dans la petite chambre.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

THÉRÈSE.

Ce retour au village! mais expliquez-moi...

ÉTIENNE.

Par mes soins, tout était préparé pour votre mariage avec un autre. (Mouvement de Thérèse.) Au lieu de cette cérémonie, ce sera celle de vos fiançailles...

THÉRÈSE.

Oh! je n'ai pas consenti... il faut avant tout que je consulte quelqu'un.

ÉTIENNE.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Mon père. Je n'ai pas encore prié sur sa tombe.

ÉTIENNE.

Votre père! c'est lui qui m'inspire et j'achève de lui tenir mes promesses.

BAPTISTE, rentrant avec une malle sur le dos.

V'là ce que c'est.

THÉRÈSE.

Partons, Étienne, partons.

(Étienne lui met une mantille sur les épaules.)

ÉTIENNE.

Appuyez-vous sur mon bras.

THÉRÈSE, prenant son bras.

Oh! n'ayez pas peur, je suis forte.

(Ils sortent tous les deux.)

BAPTISTE, les suivant la malle sur le dos.

Allons, il faut avouer que le bonheur est une fameuse médecine...

(Fin du premier tableau. — Changement.)

Deuxième Tableau.

A Chatou. — La porte du cimetière praticable. — Un banc de gazon devant un arbre. — Arbres. — Une fontaine qui coule à droite. Au deuxième plan la flèche de l'église. Fond de paysage, panorama des environs de Paris, vue prise depuis Chatou jusqu'à Saint-Germain.

SCÈNE VIII.

MAXIME, seul, entrant par le fond.

Que diable se passe-t-il donc? Jean m'a averti que Frédéric est

allé ce matin à l'hôtel garni où loge Thérèse... qu'après y être resté un instant, il en est sorti très-animé, s'est fait conduire au chemin de fer, et qu'ensuite il l'a renvoyé... on l'a vu descendre à la station de Chatou... Qu'y vient-il faire? Où est-il?

SCÈNE IX.

MAXIME, PAMÉLA.

MAXIME.

Paméla.

PAMÉLA.

Monsieur Maxime!... En voilà une surprise

MAXIME.

Comme te voilà gaie!

PAMÉLA.

Qu'est-ce qu'on disait donc, que vous étiez fier..., que vous ne consentiriez jamais... Oh! c'est bien ce que vous faites là... ça me raccommode avec vous...

MAXIME.

Comment! que diable me chantes-tu-là?

PAMÉLA.

Après tout, vous êtes son ami... et vous ne pouviez pas mieux faire que d'être son témoin.

MAXIME, à part.

Son témoin... Est-ce qu'ils vont se battre?

PAMÉLA.

D'ailleurs, mamzelle Thérèse en vaut bien une autre, et je vous réponds qu'elle fera honneur à la famille de son mari.

MAXIME.

A sa famille! un mariage!... Oh! je saurai bien y mettre obstacle.

PAMÉLA.

Plaît-il?

MAXIME.

Je le verrai, il m'entendra, fût-ce à la mairie, fût-ce à l'église.. et j'empêcherai, morbleu! j'empêcherai cette impardonnable folie. (Il sort vivement.)

PAMÉLA.

Ah! mon Dieu! il ne savait rien... J'ai fait une sottise.

(Baptiste entre en scène avec Thérèse à qui il donne le bras.)

SCÈNE X.

PAMÉLA, BAPTISTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Merci, mon bon Baptiste... laissez-moi ici.

PAMÉLA.

Ah! vous voilà seule, madame!

THÉRÈSE.

Oui, Étienne m'a quittée pour un instant.

BAPTISTE.

A l'entrée du village, il a aperçu M. Frédéric... (mouvement de Thérèse) et il a été le rejoindre... C'est ce qui m'a valu d'avoir la chose d'offrir mon bras à mamzelle Thérèse.

THÉRÈSE.

Où est ma sœur?

PAMÉLA, montrant Louisette qui sort du cimetière.

La voilà.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE.

Ah! c'est toi, Thérèse...

THÉRÈSE.

J'allais... d'où tu viens...

LOUISETTE.

Quoi! souffrante comme tu l'es...

THÉRÈSE.

En entrant au village... (montrant le cimetière) ma première visite ne devait-elle pas être pour lui?

(Elles se serrent la main.)

BAPTISTE, à Paméla.

Allons prévenir le sonneur... et qu'il nous carillonne ça dans le soigné...

(Ils s'éloignent tous deux.)

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, LOUISETTE.

THÉRÈSE.

Bonne sœur! tu as eu la même idée que moi.

LOUISETTE.

N'était-il pas juste, un jour comme celui-ci, de venir remercier le père! car vois-tu, j'en suis bien sûre, c'est lui qui a tout fait... On se figure, parce que les gens sont morts... mais au contraire, ça leur est bien plus facile, étant tout près du bon Dieu...

THÉRÈSE.

Ah! tu crois que c'est lui...

LOUISETTE.

Mais certainement... et même le bonheur d'une de ses filles ne lui aurait pas suffi, et il a arrangé les choses de manière à ce que tout le monde soit content...

THÉRÈSE.

Tout le monde... que veux-tu dire?

LOUISETTE.

C'est vrai... tu ne peux pas savoir... je ne pouvais pas le le dire... je m'étais même promis de ne t'en parler que quand ton mariage serait fait... mais il y a si longtemps que ce secret-là m'étouffe.

THÉRÈSE.

Explique-toi!

LOUISETTE.

Tiens! c'est depuis le jour où Étienne de retour auprès de nous m'a appris qu'il t'aimait d'amour...

THÉRÈSE.

Eh bien?

LOUISETTE.

Eh bien... en l'écoutant me raconter ses sentiments pour toi, j'avais reconnu que moi je les éprouvais pour lui...

THÉRÈSE.

Qu'entends-je?

LOUISETTE.

Oh! j'ai bien souffert, va... après ton départ, quand j'étais déjà si triste pour mon propre compte, il fallait encore le consoler... Ne craignez rien, lui disais-je, je suis bien sûre qu'elle vous aime toujours... et quand je sentais que le courage allait me manquer, je priais... je travaillais... Ils se disaient tous : Est-elle bonne ouvrière, cette Louisette!... On fait aller ses doigts pour que la tête se repose.

THÉRÈSE.

Ma sœur, que m'apprends-tu là?...

LOUISETTE.

Mais à présent que tu épouses monsieur de Bréval, je puis me confier à toi et te parler d'Étienne... Pour lui, je n'ai été jusqu'à ce jour qu'une amie, une sœur, enfin... Il me tutoie toujours, mais je crois qu'avec le temps...

THÉRÈSE.

Ah! tu crois...

LOUISETTE.

Oui... surtout si tu veux m'aider, Thérèse.

THÉRÈSE.

Moi?

LOUISETTE.

Tu sais, il y a une manière de dire les choses, sans avoir l'air... Tu me le promets, n'est-ce pas?... Tu te tais... tu t'éloignes de moi.

THÉRÈSE.

Louisette, tu viens de prier sur la tombe de notre père... il faut aussi que je lui parle.

LOUISETTE.

Je vais avec toi.

THÉRÈSE.

Non... non... il faut que je sois seule.

LOUISETTE.

Qu'a-t-elle donc?

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! je pouvais donc souffrir davantage!

SCÈNE XIII.

LOUISETTE, seule.

Comme elle m'a regardée... Qu'est-ce que je lui ai donc fait?... (Regardant dans la coulisse.) Elle marche avec une vivacité... C'est la fièvre qui l'a reprise... Elle cherche... Si j'osais... Oh! elle a trouvé... Elle a bien pensé qu'on le placerait près de notre mère...

La voilà qui s'agenouille... elle se penche sur la bière... elle embrasse la croix... elle pleure... elle regarde le ciel...

SCÈNE XIV.

LOUISETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Comment! te voilà seule, Louisette? Où donc est Thérèse?

LOUISETTE.

Là!

ÉTIENNE.

Ah! oui, elle me l'avait dit.

LOUISETTE.

Si vous aviez vu comme elle était émue.

ÉTIENNE.

Ne crains rien, celui qu'elle est allée consulter lui fera une bonne réponse, et tu vas la voir revenir calme, tranquille et contente.

THÉRÈSE, reparaissant.

Je n'aurais jamais cru que je l'aimais tant.

(Louisette qui s'est retournée à ces mots, pousse un cri en voyant Thérèse qui revient pâle, défaite et se soutenant à peine.

SCÈNE XV.

LOUISETTE, ÉTIENNE, THÉRÈSE.

ÉTIENNE.

Ah! Thérèse!

LOUISETTE.

Ma sœur!

THÉRÈSE.

Merci, je suis mieux... Louisette, tout à l'heure j'ai repoussé ta main... je t'en demande pardon.

LOUISETTE.

Oh! Thérèse!

THÉRÈSE.

Laisse-nous... J'ai à lui parler... de toi.

LOUISETTE.

Plus tard.

THÉRÈSE.

Non, tout de suite... Va, va, Louisette.

LOUISETTE.

Tu le veux...

(Elle baise la main de sa sœur et s'éloigne, tandis qu'Étienne revient avec son mouchoir qu'il a mouillé dans la fontaine.)

THÉRÈSE, à elle-même, tournant les yeux et étendant la main vers le cimetière.

N'aie pas peur, mon père, je tiendrai ma parole.

ÉTIENNE.

Cette eau fraîche sur votre front.

THÉRÈSE.

Merci, Étienne, c'est inutile... Écoutez-moi, il le faut.

ÉTIENNE.

Mais qu'avez-vous donc?

THÉRÈSE.

Nous ne pouvons pas nous marier.

ÉTIENNE.

Pourquoi?

THÉRÈSE.

Pourquoi!... (Elle tourne ses yeux vers sa sœur, qui épie tous ses mouvements, puis vers le cimetière.) Pourquoi! (Serrant vivement la main d'Étienne.) Parce que cette journée vient d'épuiser le peu de forces qui me restaient... parce que je vais mourir!

ÉTIENNE.

Mourir...

LOUISETTE.

Mourir, ma sœur!...

THÉRÈSE.

Oui, mes amis, le ciel a pris pitié de moi... il me rappelle vers mon fils...

ÉTIENNE.

Oh! non, non, le ciel vous conservera pour ceux qui vous aiment.

LOUISETTE.

Je cours chercher du secours.

THÉRÈSE.

Restez, restez tous deux... Ta main, Louisette; la vôtre, Étienne... (Elle cherche leurs mains.) Je ne les vois plus... O mon Dieu, mon Dieu, pas encore...

LOUISETTE.

Est-il donc vrai?

THÉRÈSE, qui prend leurs deux mains qu'elle rapproche l'une de l'autre.

Étienne, ma sœur va rester seule au monde, elle est digne de vous; elle vous aime... je vous la donne... (Poussant un cri et chancelant.) Ah! (Tirant le voile de sa poitrine et s'en enveloppant.) Ce voile, je veux, je veux l'emporter avec moi... Vous me le laisserez, n'est-ce pas? (Sa tête retombe.)

LOUISETTE.

Ma sœur!

ÉTIENNE.

Plus d'espoir!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, entrant.

Qu'ai-je vu? une femme évanouie... mourante... Thérèse... (Regardant autour de lui.) Et lui! lui! Frederic, où est-il?...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Dans l'île des Peupliers, où je l'ai vu disparaître après m'avoir remis cette lettre pour vous, monsieur Étienne...

(Il remet la lettre à Étienne.)

MAXIME.

Lisez!

THÉRÈSE, se ranimant un peu.

L'île des Peupliers!...

(On entend sonner les cloches de l'église pendant la lecture de la lettre.

ÉTIENNE, lisant.

« Étienne, l'un de nous deux est de trop sur la terre... c'est à « moi de partir... à l'instant où sonneront pour vous les cloches « qui devaient annoncer mon bonheur...

MAXIME.

Ah! le malheureux!

BAPTISTE.

Courons!

(Les cloches, qui s'étaient arrêtées un instant, ont recommencé à tinter on entend un coup de pistolet. — Mouvement.)

MAXIME.

Mort!

THÉRÈSE, se levant.

Mort!... (à Maxime.) Vous aviez raison, monsieur, il faut que jeunesse se passe...

(Elle tombe morte dans les bras de sa sœur et d'Étienne. Profonde émotion de Baptiste et de Paméla. — Maxime se cache la figure dans ses mains. Un rayon de soleil couchant vient illuminer le visage de Thérèse.)

FIN.

Paris — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
113e ET 114e LIVRAISONS

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LES FUREURS DE L'AMOUR

TRAGÉDIE BURLESQUE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR M. R.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BRANCAS, traiteur-restaurateur.
ZÉPHIRINE, marchande de plaisirs.
FURIO, décrotteur.
MONTMORT, cuisinier, confident de Brancas.

Le théâtre représente une place publique de Paris.

SCÈNE I.

BRANCAS, MONTMORT.

MONTMORT.

Illustre compagnon du célèbre Bedaine,
Vous, jadis si vanté pour les chapons du Maine,
Que l'on vit autrefois, armé de ce couteau,
Mettre dans un seul jour vingt canards au tombeau;
Qui, du matin au soir, embrochant la volaille,
Aviez su mériter le surnom de Ripaille;
Cher Brancas, d'où vous vient cet air sombre et rêveur?
Qui peut entretenir cette noire douleur,
Dont le crêpe funèbre obscurcit ce visage?
Déjà des envieux briguent votre héritage,
Et, contents du repos où languit votre bras,
Se flattent d'éclipser la gloire de Brancas.

BRANCAS.

Il est vrai, cher ami, la douleur qui me mine
M'a fait abandonner le soin de ma cuisine.
Dindons, reposez-vous au fond du poulailler :
Non, Brancas n'ira plus vous couper le gosier.
Tandis que d'autres soins occupent ma cervelle,
Livrez-vous aux douceurs d'une paix fraternelle.
Mais toi, fameux Montmort, toi, qui vois tous mes maux,
Compagnon de ma gloire et de mes longs travaux,
Ami, dispense-moi de t'expliquer la cause
Du chagrin obstiné qui dans mon cœur repose.

MONTMORT.

Vis-à-vis de Montmort à quoi bon ce secret?
Prince, m'avez-vous vu quelquefois indiscret?

BRANCAS.

Hélas!

MONTMORT.

Vous soupirez! l'amour vous trotte en tête!

BRANCAS.

Je ne veux plus m'en taire.

MONTMORT.

Et ne rien vous arrête?
Quand je vois les chalands déserter la maison,
Vous allez à l'amour vous livrer sans raison?

BRANCAS.

Ton cœur plus indulgent m'épargnerait ce blâme,
Si tu voyais l'objet pour qui brûle mon âme.
Je vais t'apprendre, ami, quel est l'heureux destin
Qui m'a fait rencontrer ce trésor tout divin.
L'autre jour, en passant quartier de la Huchette,
Je vis, à quelques pas, une aimable fillette,
Qui, s'approchant de moi, d'un air officieux,
M'offrit des petits pains, pétris de beurre et d'œufs.
Je m'arrête, étonné de sa noble tournure;
J'admire de son pied l'élégante chaussure,
D'un teint frais et fleuri le charmant incarnat,
De ses célestes yeux la grandeur et l'éclat.
Te le dirai-je, ami? j'en devins idolâtre,
En découvrant un sein qui fait rougir l'albâtre.
Je ne pus résister à ma bouillante ardeur :
Je vous aime, lui dis-je, et j'aime avec fureur;
Du bonheur de mes jours daignez être l'arbitre,
Je deviens votre esclave, et c'est là mon seul titre.

MONTMORT.

Le reste se devine : écoutant son courroux,
La dame a répondu : Seigneur, retirez-vous.

BRANCAS.

J'excuse ton erreur; cependant à ma mine,
Tu devais mieux prévoir l'accueil de Zéphirine :
C'est le nom de la belle.

MONTMORT.

Ah! c'est un bien beau nom!

BRANCAS.

Nom charmant, il est vrai, qui trouble ma raison!
Elle a reçu mes vœux, sans mépris, sans colère,
Et pour tout dire, enfin, Brancas a su lui plaire.
Depuis cet heureux jour, je ne fais qu'y songer :
J'en perdrai le sommeil, le boire et le manger.
Je pousse des soupirs!!!... c'est pis qu'une ventouse!
Il faudra que j'en meure, ou bien que je l'épouse!
Mais figure-toi bien l'excès de mon bonheur;
Je l'attends en ces lieux, quel espoir plus flatteur!
Elle doit y venir pour couronner ma flamme :
Sa présence, Montmort, saura calmer mon âme.
O Vénus bienfaisante! exauce donc mes vœux;
Fais-moi voir Zéphirine, et Brancas est heureux!
Pour toi, Montmort, va voir, observant la coutume,
Si le gigot rôtit, si la marmite écume.

MONTMORT.

A vos commandements, seigneur, toujours soumis,
Je m'en vais fricasser lapereaux et perdrix;
L'écumoire à la main, visiter la marmite,
Et vous donner sujet d'approuver ma conduite.

SCENE II.

BRANCAS, *seul.*

Elle n'arrive pas, ô barbare destin!
Je m'étais donc leurré d'un espoir incertain.
Qui peut la retenir? Déjà, plongé dans l'onde,
Phœbus, le dieu du jour, n'éclaire plus le monde :
Sans doute elle a vendu son croquet, son plaisir,
Et, depuis près d'une heure, elle me fait languir!
Je le déclare net, je ne saurais attendre :
Si plus longtemps encore elle tarde à se rendre,
Je me délivre enfin de l'horreur de mon sort :
Ces tristes lieux seront les témoins de ma mort.
Mais pourquoi l'accuser? Hélas! l'infortunée,
Peut-être, en quelque coin, languit assassinée!
Pour saisir ses bijoux, de féroces brigands
Peut-être d'un poignard auront percé ses flancs :
Mon esprit est rempli de sinistres présages,
Je ne vois que tombeaux, que meurtre, que ravages.
Juste ciel! je voudrais me voir anéanti;
Ne balançons donc plus; Brancas, prends ton parti.
Couteau, jadis mortel, au fond de ma cuisine,
Tu vas anéantir l'amant de Zéphirine!
Hélas! que devient-elle?... Ah! si vous existez,
Venez rendre le calme à mes sens agités.
J'entends marcher quelqu'un...

SCENE III.

BRANCAS, MONTMORT.

MONTMORT.

Seigneur, pliez bagage!

BRANCAS.

Moi, fuir!

MONTMORT.

Un inconnu, d'humeur assez sauvage,
Vient, d'un air furieux, d'entrer dans la maison;
Vainement j'ai tenté de lui parler raison,
C'est à vous qu'il en veut : il crie à la vengeance,
Et je crains qu'en ces lieux bientôt il ne s'avance.

BRANCAS.

Qu'il vienne, je l'attends : je ne sais point trembler,
Et personne jamais ne m'a vu reculer...
Avec ce coutelas, fatal à plus d'un être,
Je veux, sans marchander, me venger de ce traître.
Mais laisse-moi, Montmort, retire-toi d'ici.

MONTMORT.

Je pars, seigneur.

BRANCAS.

Bonjour.

SCENE IV.

BRANCAS, *seul.*

En proie à mon souci,
Je veux penser en paix à l'objet adorable
Qui cause tous mes maux. O bonheur ineffable!
C'est elle, je la vois.

SCENE V.

BRANCAS, ZÉPHIRINE.

BRANCAS.

Idole de mon cœur,
Vous me voyez brûlant de la plus vive ardeur.
Me faire attendre ainsi, c'est un cruel supplice.

ZÉPHIRINE.

Pour vous seul j'ai quitté croquets et pain d'épice,
Vous me voyez ici prête à vous obéir.
Dites-moi donc en quoi je pourrais vous servir.

BRANCAS.

Ah! vous le savez bien, aimable Zéphirine;
Que je sois votre époux, partagez ma cuisine.
Ma richesse n'est pas très-grande, j'en conviens,
Et je vous offrirai plus d'amour que de biens;
L'opulence souvent à l'homme est importune,
C'est au fond d'un chaudron qu'est toute ma fortune.
Une livre de beurre, un agneau, deux pigeons,
Trois, quatre lapereaux, cinq perdrix, six dindons,
Du laurier et du thym, de l'ail, des échalottes,

De navets et d'oignons, dix-huit à dix-neuf bottes,
Voilà mes biens, princesse, ils sont peu conséquents;
Je descends, il est vrai, de parents indigents.
Hélas! tant qu'il vécut, défunt mon pauvre père
Fut toujours assiégé par la triste misère..
Il était gargotier dans le faubourg Marceau,
Et donnait à manger à six blancs par morceau.
Son fameux tranche-lard, après ses funérailles,
Fut longtemps mis en vente avec d'autres ferrailles.
J'eus le sort de Pyrrhus : des frères inhumains
Ne voulurent jamais le remettre en mes mains.
Je fus le racheter; et, poursuivant ma course,
J'entrai chez un traiteur tout auprès de la Bourse.
C'est en sortant de là que, sachant mon métier,
Je me suis établi non loin de ce quartier.
Mes vœux seront comblés, si vous voulez, madame,
Agréer mon amour et devenir ma femme.

ZÉPHIRINE.

Hélas! je le voudrais; mais je crains d'un rival,
Et les transports jaloux et le courroux brutal.
Furio, décrotteur à la cire luisante,
Me voit sur le pont Neuf, et me trouve charmante.
Il quitte sa sellette, il est à mes genoux,
Me déclare sa flamme en des termes si doux,
Qu'il me fallut céder : tous deux nous nous jurâmes
De ne voir qu'à la mort s'éteindre nos deux flammes.
Mais, hélas! près de vous, qu'on oublie aisément,
Et son premier vainqueur, et son premier serment.
Je l'éprouvai, seigneur, vous dirai-je le reste?
Furie, furieux depuis ce jour funeste,
Instruit de nos amours, a, la brosse à la main,
Juré qu'il me ferait passer le goût du pain.
Depuis ce grand serment, jamais il ne repose.
Dès que l'aurore, au teint et de lis et de rose,
Annonce que le jour va dorer ce climat,
Le jaloux Furio saute de son grabat;
Il court toute la ville; il m'épie, il me guette :
Vous me voyez tremblante, éperdue, inquiète;
J'accours, pour l'éviter, me jeter en vos bras.

BRANCAS.

Ah! princesse, lui seul est digne du trépas.
J'attends ce Furio depuis une heure entière;
S'il fût venu, sans doute, il mordrait la poussière.

ZÉPHIRINE.

Vous ne connaissez point sa force et sa vigueur;
Prince, fassent les dieux que vous soyez vainqueur!
Mais, hélas! si jamais...

SCENE VI.

LES MÊMES, FURIO.

FURIO.

Voici donc la cruelle!
Et je jurais de vivre et de mourir pour elle,
Tandis que, dans les bras d'un sale rôtisseur,
Oubliant ses serments, méprisant mon ardeur,
Elle me fait ici la plus sanglante injure;
Va, je t'en punirai, femme ingrate et parjure ..
Mais c'est lui... c'est Brancas... Qu'il périsse à l'instant!
Mon eustache de bois, sers mon ressentiment!

BRANCAS.

Arrogant! ne crois pas que sitôt je succombe;
Tu pourras bien avant me suivre dans la tombe.

FURIO, le tuant.

Péris donc le premier, fais tes adieux au jour,
Et va peupler les champs du ténébreux séjour.

(Brancas tombe.)

ZÉPHIRINE.

Monstre! le plus cruel qu'ait jamais vu la terre,
Tu seras quelque jour le bourreau de ton père.

FURIO.

Bah! mon papa mourut, voilà bientôt deux ans;
Ainsi je ne saurais lui déchirer les flancs.
Mais, princesse, pourquoi me voir d'un œil sévère?
Pardonnez aux transports d'une ardente colère;
C'est mon amour pour vous qui causa mon forfait,
En vous chérissant moins, je ne l'aurais pas fait.

ZÉPHIRINE.

Si c'est un trop d'amour qui causa ta vengeance,
Que ne m'honorais-tu de ton indifférence?
Les dieux jaloux ont fait succomber mon amant,
Le cruel Furio triomphe en ce moment.
Faudra-t-il donc toujours voir prospérer le crime?
Contemple, malheureux, ta mourante victime!
Tu crois me posséder, tu t'en flattes en vain;
Jamais je ne serai femme d'un assassin.
Puisque tu m'as ravi cet objet adorable,
L'existence à présent ne m'est plus supportable.

(Elle se tue.)

FURIO.

Il est donc des remords! et j'en suis déchiré.
Voilà de mes forfaits ce que j'ai retiré.
Suivant, dans mes transports, une rage assassine,
De ce pauvre traiteur j'ai percé la poitrine.
Mais vous, soyez vengés, Zéphirine, Brancas,
Votre triste bourreau ne vous survivra pas.
Amour, cruel amour, contemple ton ouvrage!
Je vais les suivre aussi sur le sombre rivage.

(Il se tue.)

SCENE VII.

MONTMORT, seul.

Que vois-je? où suis-je? Ah! ciel! Brancas! dieux! il est mort!
Et tu lui survivrais, infortuné Montmort?
Je veux, sans plus tarder, m'en aller au Tartare,
Le joindre sur les bords de l'Achéron avare.
Mais quoi! j'hésite encor! craindrais-je le trépas?
Un sentiment si vil retiendrait-il mon bras?
Non; si je ne meurs point dans ce malheur extrême,
C'est pour pleurer Brancas et l'enterrer moi-même.

(Au Public.)

Si vous plaignez le sort de ces acteurs mourants,
Si vous applaudissez à leurs faibles talents,
Messieurs, comme vous plaire est leur unique envie,
Vos applaudissements vont les rendre à la vie.

(On applaudit et ils ressuscitent.)

FIN.

Paris. — Imprim. de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.